

# LE CHIASME DU VRAI ET DU SENS, A LA LETTRE<sup>1</sup>

René Guitart

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. — Ainsi lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre. — Je ne peins pas l'être, je peins le passage.

Michel de Montaigne, *Essais*,  
coll. L'Intégral, Le Seuil, 1967,  
pp. 22, 20, 327.

LE SENS COMME PASSAGE — Nous voulons préciser la distinction et les rapports élémentaires que nous pensons devoir envisager entre *vérité* et *sens* des *discours*. Nous y ferons vingt-quatre observations enchaînées, à lire en une seconde, comme un film. Après quoi nous conclurons de ces observations — qui sont comme des photographies de la même question depuis des points de vue progressivement différents, en une séquence dont la variation elle-même est donnée pour significative d'une traversée — à quelques axiomes que nous voudrions retenir ultérieurement pour une théorie « axiomatique » du *sens des discours*.

L'idée, sous forme très réduite, tient dans les phrases mises en exergue, que nous prenons à notre compte ainsi : le sens d'un discours est celui d'un *passage*, et non pas l'être de son auteur, ou de son alter ego, l'objet du discours. Le sens d'un discours est l'automouvement du propre espace des possibles dudit discours. Le sens procède d'un *détour*, et c'est, produite par une mise en scène ambiguë dans l'espace de la langue, une *modulation du certain*. Et discourir c'est *disposer du vrai*.

L'idée d'un sens est identique à sa propre dérive, à son propre change, et nous devrions la déterminer comme sa différence à soi, en retour. Ce dont la chanson « L'île Saint-Louis », par laquelle nous terminons, est une belle image.

Dans un prochain texte<sup>2</sup>, nous montrerons comment le sens ainsi entendu, comme logico-différentiel, peut être traité mathématiquement.

\* \* \* \* \*

1. ENTRE LE VRAI ET LE BEAU D'UN DISCOURS. Nous ne prétendons pas que seuls les discours « portent du sens », mais, pour la question du sens, nous nous limiterons cependant ici à ce cas. Dire beaucoup de choses, les dire bien, ouvrir beaucoup de possibilités d'interprétations significatives, et des plus subtiles, autrement dit porter un sens riche, voilà qui, a priori, est à dissocier du simple fait de dire du vrai. Le fait de dire du vrai suppose la

---

<sup>1</sup> Version du 15 mai 2003 de la rédaction détaillée du §I de la conférence intitulée *Le sens comme floraison catégorique*, donnée au Séminaire de Charles Alunni, Pensée des Sciences, « Actes », « Puissance » & « Virtualité », mercredi 8 janvier 2003, à 20h. Ladite conférence était découpée en sept parties : I. Le chiasme du vrai et du sens. II. La flèche et l'objet. III. Exemples naturels de catégories. IV. Agrégation de la logique classique et de la localisation. V. Variétés ou recollements d'objets typiques. VI. L'idée de Variété Logique. VII. Le sens comme forme de l'Impossible.

<sup>2</sup> R. Guitart, *Modèles galoisiens de logique lacanienne*, en préparation [développement de la conférence du même titre donnée au Séminaire de Catégories, à Chevaleret, le vendredi 13 décembre 2002].

maîtrise d'un certain usage codifié de la langue, tandis que dire du sens riche suppose au contraire que c'est la langue qui nous tient. Ne considérant donc que le sens des discours, nous l'envisagerons donc comme suspendu entre deux extrêmes qui lui sont tous deux indispensables : la vérité d'une proposition, et la beauté d'une œuvre d'art. Il est alors comme une flèche : vrai → beau. Ce sens n'est ni « logique », ni « artistique », mais constitue la solution de continuité dynamique entre le logique et l'artistique, l'apollonien de l'évidence et le dionysiaque de l'étrangeté. Il en est le point pulsatif de métamorphose, en vertu de quoi *il rassure la certitude*<sup>3</sup>, comme si le lien du vrai au beau était la cause ou la raison du vrai.

Le sens, dans cette perspective — et en particulier les prétendues « pensées exprimées », et l'objet du monde visé sur lequel le discours soi-disant porterait — résulte d'abord de la liaison entre un sujet, émetteur ou récepteur, et la langue, liaison matérialisée par le texte pris dans la culture. Les pensées du discours, considérées comme opinions, y restent fictives, comme est artificiel le soi-disant objet visé ; et lui et elles ne participent au sens que comme semblant. Par contre la pensée au sens propre, c'est-à-dire la forme du discours, tel qu'on la perçoit dans l'esthétique des entrelacs de vérités et présuppositions, participe du sens. La pensée s'éclaircit quand le sens prend forme.

Le discours suppose un émetteur et un récepteur, et il est une adresse, une adresse pour promouvoir, mais nous ne prendrons pas son effet de promotion apparente d'opinions pour son sens véritable — ses opinions, implicites ou explicites, n'y jouent que le rôle indispensable de chevilles, d'articulations — lequel sens tiendra plutôt à son ironie, à son intonation, qui marque donc justement sa distance à ce qu'il semble dire : et, à ce jeu, plus la prise de distance est grande *et* imperceptible, plus le sens est réussi. C'est justement cette distance paradoxale que le discours promet réellement, et cette promotion est éprouvée aussi bien par le locuteur émetteur que par l'auditeur récepteur comme une promotion de soi-même.

Le sens d'un discours confine nécessairement à la plaisanterie et aux jeux de mots, toujours comme une valeur ajoutée à ce qui se comprend de soi-même ; il se dévoile en tant que geste émouvant, comme en marge des évidences. Le trouver c'est comme découvrir des formes d'animaux dans les nuages, cela ne se calcule pas d'avance, ni ne se vérifie vraiment ensuite, sans, pour autant être « faux ». Le sens en cette acception, entre vrai et beau, ne se prouve ni ne s'approuve ; mais nous pouvons le penser en forme, c'est-à-dire en décrire la géométrie.

2. LE SENS COMME CAUSE ERRANTE ET INQUALIFIABLE. Considérons, abusivement, que le monde est comme un « discours de la nature », et cherchons en le sens. À en croire la théorie M et les considérations sur les univers parallèles et la onzième dimension actuellement discutées, la création du monde aurait pour cause le télescopage de deux univers parallèles : un banal accident de la circulation somme toute. Il faut alors comprendre cette circulation elle-même comme sens préalable du multivers duquel notre univers serait comme une instantiation. Et la circulation des mondes ne vaut comme ressource explicative que si l'on y ajoute la possibilité des accidents, « créateurs », possibilité que nous imaginerons comme liée à une hypothèse — même si ce n'est pas nécessairement celle que font les physiciens actuellement : la circulation des mondes est une errance. L'errance des mondes, voilà ce qui donnerait sens à l'être, comme au devenir, là où se placerait l'origine du monde.

L'errance explicative, à être considérée comme un défaut de réglage, ou bien comme un clinamen, une inclinaison infime dans le biais du logos, un excès en tout cas sur la loi et l'ordre et aussi bien sur le désordre dans la nature, appelle aussitôt son colmatage, à savoir de l'être. Elle est alors *cause errante* du monde. C'est ainsi une figure de la khôra du Timée<sup>4</sup>,

---

<sup>3</sup> R. Guitart, *Évidence et étrangeté*, PUF, 2000, p. 177-178.

<sup>4</sup> Platon, *Timée*, 48a à 52., in *Œuvres complètes II*, Gallimard, coll. La Pléiade, pp. 466-473.

une matrice mère qui reçoit tous les être en devenir, un réceptacle, une « niche à être », un trou voyageur ; et froidement on la pourrait dire être une *place*. Le point crucial est celui-ci : après les deux premières sortes d'êtres, le premier « au rang de modèle, intelligible et demeurant toujours identique », le second « imitation du modèle, sujet du devenir et visible » — nous dirons donc ici l'être et le devenir, ou encore le même et le change — il faut admettre une troisième sorte, à savoir « celle qui de tout devenir est le réceptacle et comme la nourrice »<sup>5</sup>. Le point-clé en effet est qu'il y a de l' « être en devenir », comme l'eau en tous ses états, comme le feu aussi, et que ce « en devenir » a « lieu », c'est-à-dire réside en un lieu neutre qui l'accueille. De fait ce troisième mode d'être, la place, n'existe qu'au travers de sa capacité d'accueil d'hôtes, et bien clairement ne peut recevoir aucun des noms de ces hôtes, aucune des déterminations qualitatives de ces êtres, ne peut se confondre avec aucune des empreintes qui s'y forment. Si l'être original et le devenir imitatif sont le père et l'enfant, ce troisième mode amorphe qui reçoit est la mère, innommable donc par les noms de ses enfants, quoique ce ne soit que par eux qu'on la puisse imaginer et concevoir. C'est la cire du monde où s'impriment toutes les formes., qui est « prête à toute impression »<sup>6</sup>, un récepteur universel. Pour reprendre la question de l'origine, ce serait donc l'errance des mondes qui serait la mère de ce monde-ci où nous sommes, c'est cette errance qui en serait le lieu de naissance.

Une variante souvent utilisée aussi aujourd'hui est de considérer que la mère est le vide, que, à la manière dont le concevait Paul Valéry, le monde est juste un léger défaut sur le néant, que la phénoménalité est la « fluctuation du vide ». Fluctuation du vide — et dans « fluctuation » l'on voit que demeure l'idée d'un mouvement intempestif, tandis que dans « vide » est marquée en effet la neutralité initiale de la place — et errance des mondes, voilà en effet deux « noms » pour cette place de l'origine, deux « explications » du sens du monde, en ceci que saisir le sens du monde serait comprendre les fluctuations du vide ou bien l'errance des mondes. À ce moment-là, « fluctuation du vide » ou « errance des mondes » sont mises en place de cause première, d'explication du pourquoi du monde. Pourquoi le monde ? Parce qu'il y a des fluctuations du vide, ou parce qu'il y a l'errance des mondes. C'est donc là le sens du monde d'être l'enfant de cette mère sans nom, neutre indéfiniment malléable, et intempestive aussi, qui se formule du biais de la « fluctuation du vide », ou bien, variante discursive, de celui de l' « errance des mondes ». On ne dira pas que le sens du monde est la nature elle-même, parce que la nature, ici, est ce qui parle le monde — le père en quelque sorte — et le sens que l'on veut est ce qui accueille cette profération, et à quoi ou à qui cette parole s'adresse implicitement. C'est bien la cause, puisque sans cette place vide innommable à laquelle le discours s'adresse, et aussi bien sur laquelle le monde se dresse, le discours et le monde n'auraient pas lieu (sic).

Revenons alors au cas général d'un discours quelconque. Le sens d'un discours tient en effet au « sujet » qui le profère », consiste en quelque aspect de la forme de ce sujet, d'un jeu de présupposition qui l'accompagne, certes. Et notamment, par exemple, s'y négocie une valse-hésitation entre le vrai et le beau, le sens s'entendant alors comme la forme d'un lien du vrai au beau. Mais cela suppose d'abord quelque chose de plus profond, à savoir de comprendre, au titre de sens du discours, la place qui devrait accueillir ce discours, l'altérité indéterminée à laquelle ce discours s'adresse. Cette altérité indéterminée, mouvante donc, est la cause errante du discours, la « raison » de son adresse, là où le discours se place réellement. Le jeu de présuppositions faisant forme du sujet qui parle, les hésitations de ce sujet, cela n'a pas le moindre intérêt pour le sens du discours s'il n'est simultanément supposé que ce jeu puisse trouver à s'inscrire dans la matrice de l'altérité. Autrement dit les présuppositions utiles seront seulement celles qui pourraient avoir un effet chez celle (ou celui) à qui le

---

<sup>5</sup> Platon, *Timée*, 49 a, op. cit.

<sup>6</sup> Platon, *Timée*, 49 c, op. cit.

discours s'adresse, laquelle (lequel) doit y être sensible, et comme prédisposé(e). Avant les présupposés du sujet, et qui les appelle, il y a la présupposition d'un autre à qui ça s'adressera et qui le pourrait recevoir. La question du sens est alors : comment ceci, ce discours, peut-il être reçu ?

Ainsi la khôra, mère du monde absolument malléable, puisque du reste elle consiste en l'errance — car en effet tout l'inattendu qui se produit par hasard dans le cours de l'errance en confirme la nature — autre parfait de la nature et du logos, est prédisposée à tout ; et c'est pourquoi le monde est un discours plein, où tout phénomène a du sens. Mais dans nos discours à nous autres humains, par la médiation technique de la langue, et dès lors que l'altérité indéterminée se détermine in vivo, alors tout discours se vide partiellement de sens, s'affaisse légèrement ou gravement sur soi, ne trouve plus d'écoute impeccable, développe le malentendu. En effet il n'existe pas de place humaine universelle qui reçoive tout discours, et si le monde naît dans l'errance, le sens de nos discours en procède également, ce qui se marque de l'éternel échec de la « communication », pour laquelle un autre interlocuteur devrait toujours être requis. Nous pouvons introduire l'idée du sens d'un discours  $\Delta$ , comme la khôra de ce discours  $\Delta$ , que nous désignerions par « khôra( $\Delta$ ) », et qui donc serait ce qui accueillerait idéalement ce discours. La khôra mère du monde dont nous parle le Timée s'écrirait donc khôra(monde).

Le sens, c'est aussi l'espoir implicite de rencontrer cette khôra( $\Delta$ ) qui cause, de façon errante, le discours  $\Delta$ . Cette conception n'est pas, du moins en ce qui concerne la question du sens, très différente de l'idée de sur-destinataire responsif de Bakhtine<sup>7</sup>, et on pourrait donc aussi dire : le sens d'un discours est le sur-destinataire, et découvrir l'un c'est découvrir l'autre. Mais alors, nous l'avons précisé ailleurs<sup>8</sup>, c'est bien sous réserve de *supposer vis-à-vis de l'énoncé une homologie entre l'hypothétique speculation du sujet parlant et celle du sur-destinataire* que la question même de comprendre un discours reste d'actualité ; de même donc la forme possible de la khôra doit cueillir la forme nécessaire du système sujet( $\Delta$ ) des présuppositions du sujet du discours. Ce rapport nécessaire entre sujet( $\Delta$ ) et khôra( $\Delta$ ) est bien entendu lié au rapport entre « sens en production » et « sens en réception ». On doit donc aussi considérer le sens du discours  $\Delta$  comme une flèche faisant passage du sujet à la khôra, ce que l'on écrit donc sens( $\Delta$ ) : sujet( $\Delta$ )  $\rightarrow$  khôra( $\Delta$ ).

Marc Derycke dans son analyse<sup>9</sup> de la question de la khôra dans le dialogue de Platon intitulé Timé, montre en quelque sorte que sa figure est introduite en liaison étroite avec les effets de clivage de l'énonciation, entre dit et dire, entre le dire qui fait naître et celui qui fait être, dans la partie du dialogue qui précède la discussion sur la khôra. L'énonciation porte avec elle un effet d'excès sur la vérité, crée une sorte de place vide « effacée par tout ce à quoi elle laisse place ». Et ce serait au lieu de cette place excessive — la place énonciative, la place d'adresse, la khôra donc — que les mêmes se joindraient, que les différents se sépareraient, bref que les discours se tiendraient.

Avatar de la khôra, en sa fantaisie indéterminée qui accueille ou supporte tous les discours, et l'incroyable, car il demeure étranger à l'évidence du vrai, le mythe est la face sombre et flexible de ce dont le logos est la face claire et durcie. Et Derycke relève justement que « tout en constituant la logique sur le principe de non-contradiction, le discours de la philosophie classique a pu rencontrer l'urgence de rendre compte de ce qu'elle a exclu par ce geste même, qui lui venait du mythe ». Il souligne cela avec les termes de Jean-Pierre Vernant, comme les citait Jacques Derrida<sup>10</sup> : « Le mythe met (...) en jeu une forme de logique que l'on peut appeler, en contraste avec la logique de non-contradiction des

<sup>7</sup> Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984.

<sup>8</sup> R. Guitart, *Sens et lieux d'un discours*.

<sup>9</sup> M. Derycke, Carré, khôra : l'excès de la structure sémiotique, *Nouveau Actes Sémiotiques*, Pulim, Univ. Limoges, 1993.

<sup>10</sup> J. Derrida, *Khôra*, Paris, Galilée, 1993.

philosophes, une logique de l'ambigu, de l'équivoque, de la polarité. Comment formuler, voire formaliser ces opérations de bascule qui renversent un terme dans son contraire tout en les maintenant à d'autres points de vue à distance ? Il revenait au mythologue de dresser, en conclusion, ce constat de carence en se tournant vers les linguistes, les logiciens, les mathématiciens pour qu'ils lui fournissent l'outil qui lui manque : le modèle structural d'une logique qui ne serait pas celle de la binarité, du oui ou non, une logique autre que la logique du logos ». Pour nous, c'est bien en effet dans cet excès errant sur le logique — que pointe la question du beau, et aussi la question de la khôra et la question du mythe, et que pointerait encore la question du geste, — que l'on veut situer l'enjeu du sens.

3. ENTRE LA REITERATION IMMuable ET LA DIFFERENCE EPHEMERE, LITTERALEMENT. Le sens serait débordement du beau sur le vrai, de l'ouverture de la khôra au logos, de la fantaisie du mythe aux limites de la raison ; il serait<sup>11</sup> au point d'un excès de l'intervention du sujet dans le champ du vrai, d'un *excès de l'acte sur le logique*, au point de bifurcation entre l'immuable acquis et la différence risquée.

En 1968, François Wahl<sup>12</sup> écrivait — ce qu'il qualifiait de lieu commun, mais donnant un repère — ceci : « Un débat traverse toute la pensée contemporaine, dont les termes extrêmes, affrontés, sous les patronages respectifs de Platon et de Nietzsche, sont le sérieux et le jeu, le fondement et son dérobage, le centre et son absence, l'origine et le toujours-précédé, l'immédiat et l'après-coup, le plein et le supplémentaire, l'un et le manque ou l'excès, l'âme hors le corps et l'inscription, le référent et l'effet littéral, le sens et la signifiante, la figure et la trace, le rapport et la défaillance du support, le face à face sujet-objet et leur inclusion mutuelle dans un procès de concaténation à la fois formel et matériel, l'être et sa différence, le présent et l'à-distance ». C'est bien en effet dans la problématique que ce « lieu commun » décrit que nous inscrivons notre élaboration du sens.

Alors, étant entendu que le point fondamental retenu est bien celui de la paradoxalité qui confronte l'un et le manque, le fermé et l'ouvert, l'immuable et le mouvant, etc., une fois donc indiquée que le sens est la manière dont, *par le discours, le logos s'échappe, échappe à soi-même* — car en effet le discours se répète différemment — nous devons envisager un deuxième pas. En effet, au sujet du sens ainsi entendu, ou bien l'on considère que l'on approche l'ineffable intouchable, ou bien on insiste à le saisir. Nous proposons donc de comprendre le sens comme l'échappée de soi-même du logos lors du discours, et nous proposons de le saisir, et de le saisir par le moyen de la *littéralité*, du jeu des lettres. Justement parce que ce jeu est, par nature, équivoque, entre métonymie et métaphore.

En scrutant le jeu des lettres du discours, celles qui s'imposent ou bien celles qui font défaut et gisent dans les blancs — car, il ne faut pas l'omettre, le sens tient autant à ce qui est dit qu'à ce qui n'est pas dit — on veut en arriver à marquer la vérité *et* le sens, *et* leur rapport.

D'un côté, le tombé pile clos de l'évidence du *vrai* qui, du fait d'une effectuation heureuse « obsessionnelle » d'un calcul ou d'une spéculation conclut : « Bon Dieu, mais c'est bien sûr ! » — par quoi la vérité est substantielle et cumulable, si l'on croît à la *réitération*.

De l'autre côté, l'étrangeté et l'ambiguïté ouverte du *sens* qui « n'est jamais ça » et, « hystérique », qui laisse insatisfait, la faille par quoi le sens est de l'acte, toujours à refaire, si l'on croît à la *différence*.

La vérité est inépuisable, assurée, elle se prouve, identique à son annonce, c'est un avoir, le sens est sans réserve, perpétuellement risqué, il se devine, autre, il devient. La vérité, immuable, est pour toujours et nécessaire, le sens est éphémère, identique à ce qu'on éprouve

<sup>11</sup> R. Guitart, L'assimilation et l'excès de l'acte sur le logique, in *Forme & mesure. Cercle Polianov : pour Jacques Roubaud/mêlanges*. Mesura 49, juin 2001, pp. 209-227.

<sup>12</sup> F. Wahl, 5. Philosophie- chp 2. La structure, le sujet, la trace, in *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Le Seuil, 1968, rééd. En Point Seuil n°48, p.127.

au moment où on l'atteindrait enfin, tout hypothétique. Il vaut comme jointure présente et fugace entre la vérité, toujours tournée vers le passé, et le devenir.

Dans le champ de la lettre, la manifestation de l'« échappée du logos » que nous prenons comme cœur de notre détermination du sens, devient la question du *même & change*. Ce dont la mathématique déploie au plus haut la pensée, dans le mode des calculs littéraux de différences et de répétitions, et la description de la géométrie desdits calculs.

Nous voudrions donc, de la pointe du jeu des lettres, atteindre le cœur du sens conçu ainsi, comme tension entre répétition et différence, comme véritable *répétition* du même autrement. Voilà donc notre point de départ.

4. LE SENS COMME FONCTION DE MISE EN FORME AUTOUR DU VRAI. Comme la lumière éclaire et la chaleur chauffe, le sens à sa manière est une qualité qui nous affecte. Il est question de quelque chose dont nous sommes affectés qui est porté par les discours, distinct de la vérité, mais pas sans rapport à la vérité. Et nous le considérerons nous pas comme une connaissance à acquérir ou un savoir mais comme une action en cours, comme un geste. Nous désirons ici mettre en place une « théorie du sens », dans l'esprit où Isaac Newton parlait en 1672 de sa propre mise en œuvre sur la lumière<sup>13</sup> : « je savais que les propriétés que j'affirme appartenir à la lumière sont dans une certaine mesure susceptibles d'être expliquées... par beaucoup d'autres hypothèses... Et c'est pourquoi j'ai décidé de les décliner toutes et de parler de la lumière en termes généraux, de la considérer de façon abstraite comme quelque chose qui se propage en ligne droite en toutes directions à partir des corps lumineux, sans déterminer en quoi consiste cette chose ». Dans l'esprit encore où Antoine Laurent De Lavoisier et Pierre Simon De Laplace mettaient en place leur théorie de la mesure de la chaleur<sup>14</sup> : « Les physiciens sont partagés sur la nature de la chaleur. Plusieurs d'entre eux la regardent comme un fluide répandu dans toute la nature, et dont les corps sont plus ou moins pénétrés [...] D'autres physiciens pensent que la chaleur n'est que le résultat des mouvements insensibles des molécules de la matière. [...] Nous ne déciderons point entre les deux hypothèses précédentes [...] Quoiqu'il en soit, comme on ne peut former que ces deux hypothèses sur la nature de la chaleur, on doit admettre les principes qui leur sont communs ». Lumière ou chaleur, chacune envisagée en quelque sorte abstraitement, axiomatiquement, a minima, dans une définition limitée expressément a priori à sa *fonction* dans le discours théorique, et laissant explicitement hors de portée la question de la *nature*. Encore faut-il, pour que cette visée axiomatique de la fonction laisse une espérance d'efficacité, que ce qui est visé, par exemple la chaleur, soit « susceptible d'accroissement et de diminution, et, sous ce point de vue, qu'elle puisse être soumise au calcul » ; c'est-à-dire que ce que l'on vise le soit sous un point de vue suffisamment limité qui laisse le jeu des qualités se réduire à une grandeur. Ultérieurement, il y faudrait adjoindre un procédé de mesure ou d'expérimentation. Ou du moins sans arriver à une grandeur unidimensionnelle, que l'on aboutisse au moins à la simplification d'une forme mathématique, c'est-à-dire en fait à la pensée mathématique d'une fonction. Du sens à ce moment peut être envisagé comme une fonction de répartition de vérités additionnelles sur un champ de vérités présupposées.

Prétendre à une théorie générale du sens serait totalement démesuré, et ce que nous voulons c'est seulement procéder à une visée axiomatique particulière de la fonctionnalité du sens, sous un angle suffisamment restreint pour rester avec une forme, une forme éprouvable, une fonction. Et à cet effet, le point principal initial nous semble être d'éclaircir le rapport utile de la vérité au sens d'un discours, comme nous venons de l'amorcer.

---

<sup>13</sup> A. Régner, *Mathématiser les sciences de l'homme ? Anthropologie et calcul*, 10-18 n°606-609, UGE, 1971, p. 15-37, p. 20.

<sup>14</sup> A. L. De Lavoisier et P.S. De Laplace, *Mémoire sur la chaleur*, *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1780, p. 355, réed. coll. Les maîtres de la pensée scientifique, Gauthier-Villars, 1920.

5. LE SENS COMME PROBLEME DE MOUVEMENT DANS UNE VARIETE LOGIQUE. Pour commencer, à propos du sens du *raisonnement* prouvant une proposition complexe, nous adopterons la « philosophie » de Boole, et à la lettre : le sens d'une proposition est sa vérité, son « contenu de vérité » sur la chose visée par la proposition primaire ou sur la proposition visée par la proposition secondaire, et le vrai est soutenu de l'effectuation d'un calcul symbolique entre des lettres. Et, plus loin, le sens d'un problème logique est connu quand on l'a bien écrit comme un système d'équations logiques, et le sens du raisonnement résolvant un tel problème est juste l'explication de la méthode calculatoire de résolution.

Mais par contre, nous n'emploierons pas nécessairement cette façon de voir à propos du sens d'un *discours*, car même si l'on simplifie outrageusement la situation en supposant aller de soi une découpe d'un discours en phrases et/ou en propositions, et l'isolation dans le discours de fils de raisonnement nets, il reste encore pour le discours une structure de *variété* — au sens mathématique du terme, et non pas au sens péjoratif donnée à ce mot dans l'expression « article de variété » par Hermann Hesse<sup>15</sup>, quand il s'agit de journalisme et de frivolité — sens mathématique donc où des fragments déductifs purs sont multiples en vertu d'une véritable nécessité constitutive, et non pas par le hasard d'un zapping, et sont articulés par de l'argumentatif « incalculable ». Et cette variété n'est pas seulement assimilable à un simple problème logique ; quoique, et c'est essentiel pour nous, cette variété et son sens ne soient jamais sans rapport à des problèmes logiques, et à des enjeux de vérités. Nous pourrions aller jusqu'à parler de *Variété Logique* — ce dont nous développerons ailleurs<sup>16</sup> la notion mathématique précise — où justement le sens, comme la courbure ou la pente de ce qui se dit, se révèle précisément à la jointure, c'est-à-dire dans la fonction des raccords ou changements de points de vues, là où l'intervention de sujet laisse quelque trace de volonté argumentative, quelque inflexion de ses croyances et ses désirs.

Précisément, le sens d'un discours demande d'entendre les effets de sujet et d'énonciations, d'argumentations, qui tiennent ensemble des effets de vérités d'îlots propositionnels. Ici par « îlot propositionnel » nous entendons une formation discursive assimilable à un agrégat univoque de variables logiques, c'est-à-dire à une proposition logique déterminant donc une fonction logique ; dans l'îlot propositionnel, donc — « lieu » du discours où, soi-disant, il n'y aurait pas d'effet de sujet et d'argumentation, lieu neutre donc du point de vue de l'engagement subjectif — la vérité tiendrait en l'air d'elle-même. Le jeu complet de ces îlots propositionnels détermine donc, par le biais des fonctions logiques sous-jacentes, un jeu d'équations logiques formant un problème logique que nous dirons sous-jacent au discours. Mais la question du sens ne tient pas qu'à ce système et ce problème, puisqu'il y a, entre les îlots, un tissu argumentatif, qui vient en surplus au système, qui justement infléchi le sens vers sa forme proprement dite. Ce tissu nous informe en fait d'une incomplétude du dit qui est nécessaire au sens, de variables cachées nécessaires à mettre en scène. A posteriori, une fois que celui qui interprète aura inféré, c'est-à-dire aura de son initiative, imaginé une complétion convenable qui fasse tenir le discours, un sens particulier pourra être dénoté par un système d'équations plus vaste incluant les variables cachées. Le sens est alors modélisé comme un problème, un problème d'équilibre différentiel ou de mouvement dans une variété logique. Il est ainsi, non pas une solution, mais une énigme.

6. LE SENS COMME DERAPAGE CONTROLE DU JEU DES FICIONS DE L'INTERPRETATION. En fait le sens d'un discours n'est pas très différent de l'acte d'interprétation d'un rêve, où il faut « remplacer son contenu manifeste par ses idées latentes, en d'autres termes, défaire la

---

<sup>15</sup> H. Hesse, *Le Jeu des Perles de Verre*, Le Club Français du Livre, 1977, p. 15.

<sup>16</sup> R. Guitart, *Modèles galoisiens de logique lacanienne*, op.cit.

trame »<sup>17</sup>. Notamment, pour commencer, nous pouvons suivre Sigmund Freud quand il préconise le morcellement du rêve en fragments dont chacun sera travaillé d'opérations interprétatives telles que le retournement d'éléments en leurs contraires, etc. Parce que, pris en bloc, le discours, comme le rêve, interdit par sa présence massive l'au-delà du « bon sens », fait écran aux rôles vitaux de ses failles et ses rabouts, où justement le sens s'immisce et s'accroche. Le sens doit donc être considéré comme ce que révèle cet exercice anatomique de désarticulation et renversement, de torsion logique. Tous se passe comme si le sens était ce que le discours lui-même rêve, ce qu'il nous faut imaginer, deviner, dans un travail incertain de démontage, renversement, remontage.

Comme l'observe André Régnier, la différence entre le modèle mathématique et le modèle scientifique, c'est que le premier n'invalide jamais la théorie dont il est modèle, alors que le second est, au contraire, source de contrariété créatrice. De plus les hommes jouent sur les altérations des phénomènes, qui sont les destructions des conditions d'évolutions des phénomènes. « Si une automobile entre dans un virage à une vitesse dépassant un certain seuil critique, le dérapage la fera sortir de la route ; mais en accélérant suffisamment pour faire dérapper les roues arrière beaucoup plus que les roues avant, la voiture suivra une courbe assez serrée pour ne pas sortir de la route. Les hommes résolvent des difficultés et ils le font en altérant des phénomènes ; chaque fois qu'ils se heurtent à des difficultés dont la solution est à la fois nécessaire et impossible ils changent les règles du jeu, s'ils le peuvent »<sup>18</sup>.

Le sens aussi est sujet à de tels dérapages contrôlés, et le penser en termes de modèles fermés au sens mathématique semble paradoxal, puisque l'impossible s'y résumerait à une fin de non-recevoir. Mais précisément le sens pour nous ne sera pas un modèle, mais une nécessaire mobilité dans le système des modèles, par où s'exprimera le dérapage, l'échappée de l'anguille. Tenir du sens demande la même indifférence que pour tenir une savonnette mouillée ; et déjà le sens consiste en le geste d'une telle tenue.

Pour nous en effet, par avance tout modèle statique invalide le sens, seule la réforme permanente du modèle que souligne la mobilité exprime le sens. Et ainsi le sens étant pensé comme geste ou mouvement, c'est le mouvement dans le champ des modèles statiques qui est en fait le véritable modèle. L'interprétation freudienne considérée comme exercice de dérapage logique est donc bien révélatrice de sens, même si, et surtout si, aucune des interprétations particulières n'est à retenir comme valide.

Régnier observe aussi le *distinguo*<sup>19</sup> entre le raisonnement formel, ou logique, dont les seuls présupposés sont les règles de la logique, et le raisonnement naturel, fondé sur des présupposés implicites qui sont, non des relations logiques, c'est-à-dire formelles, mais des impossibilités ou des nécessités régnant entre des faits concrets, réels ou supposés, de par la nature même de ces faits. Il précise qu'il ne faut pas voir de la logique dans un raisonnement sous prétexte qu'on pourrait inventer un autre raisonnement, que personne ne fait, et qui, en explicitant des présupposés ad hoc, pourrait aboutir à la même conclusion en vertu des seules règles d'inférence de la logique formelle. Et notamment, dit-il, la valeur d'un raisonnement naturel repose sur l'imagination de son auteur et non sur l'application de règles.

Ces observations nous importent grandement ici, car en effet c'est du côté du jeu implicite des présupposés que nous irons chercher le sens ; et cependant nous ne céderons pas sur le point de la logique, parce qu'en fait, quand nous croyons saisir du sens, c'est toujours en effectuant un peu au moins de cet « autre raisonnement », en surajoutant mentalement quelques explicitations de « présupposés ad hoc », considérés alors comme des vérités, que nous procédons, au risque de nous tromper. Autrement dit, le sens est alors ce qui aurait pour fonction de pouvoir relier le raisonnement naturel au raisonnement formel, sans pour autant

---

<sup>17</sup> S. Freud, *Le rêve et son interprétation*, Coll. idées 185, Gallimard, 1925, p. 118.

<sup>18</sup> A. Régnier, *Mathématiser les sciences de l'homme ? Anthropologie et calcul*, 10-18 n°606-609, UGE, 1971, p. 15-37, p. 27.

<sup>19</sup> A. Régnier, *Mathématiser les sciences de l'homme ?* op. cit. p. 21-22.



faire prendre l'un pour l'autre. Le sens est alors le cœur pulsatif du plus massif des changements de règle du jeu, à savoir celui qui fait justifier le naturel par le formel, le monde par l'entendement, les choses par les idées, ce qui est la présupposition majeure de la pensée spéculative. C'est bien ici, dans l'entre-deux de la nature et de la spéculation, au point du fictif donc, que la question du sens nous intéresse. C'est donc en tant strictement que fiction, et plus précisément fiction logique, que, pour nous, l'interprétation joue dans le sens.

7. LE SENS COMME L'UN D'UNE MULTIPLICITE DE VOIES INTERPRETATIVES. Dans cette façon de poursuivre, depuis la conception du vrai à la manière de George Boole, vers la présente conception du sens, le moment interprétatif ouvert est crucial, et n'ouvre, à chaque fois, la voie qu'à un sens, alors que le sens est, dans sa globalité, multivoque. Le sens serait globalement la géométrie de l'organisation de tous ces calculs possibles sous condition du tissu argumentatif. Nous dirons que le sens dépend du caractère ouvert de l'inférence, comme la vérité dépend de façon close de la démonstration, et c'est l'espace possible du jeu de ces inférences, dont des îlots propositionnels indiquent la contrainte constitutive, qui est le sens.

Aussi, si en effet le sens d'un discours en appelle à l'inférence et à ses constructions représentatives, il faut bien souligner que, pour nous, l'interprétation y est une pure hypothèse interne au jeu de devinette. L'interprétation ne vaut rien pour le sens si elle se prend au sérieux, si elle est avancée justement comme le « vrai sens », si, donc, elle est glose et critique et commentaire pour dévoiler enfin la vérité de ce que l'on aurait voulu dire par ce discours. Pour le sens, nous n'avons que faire de l'interprétation des interprétations, des commentaires sur les commentaires, d'« entregloses » réciproques indéfinies. Sauf à considérer que par ces entregloses le ratage de l'expression s'aggrave, et dessine mieux, en creux, la forme du sens ; exercice où il faut savoir s'arrêter, faute de quoi l'explication du sens du discours devient grise et obscure, terne, et se perd elle-même.

Pour nous si le sens peut, naïvement, être « ce que ça veut dire », alors, donc, c'est expressément en effet quelque chose que ça ne dit pas ! Et toute explication améliorant prétendument l'expression du discours n'est qu'un fil possible et incertain. du sens ; mais qui dira si ce fil, qui donc n'est pas dans le discours, est, dans l'intention de l'auteur, à considérer comme — pour reprendre un *distinguo* de François Lecercle<sup>20</sup> — une omission qui vaut pour un *manque* inévitable, une *absence* accidentelle, ou un *refus* net ? Ce fil est donc, lui-même, ouvert, inachevable, indéfini, à commenter encore. Il faut que ce fil particulier reste hypothétique pour que vive le sens, qui est la demeure de tous les fils interprétatifs du discours. Si jamais tel fil interprétatif l'emporte in extremis, alors, justement le fait même de cette victoire prouve l'erreur, puisque, sinon, si « évidemment » c'était ça pile poil, alors l'auteur l'aurait dit, à la place de ce qu'il a dit. Ainsi, même si un fil domine, le sens tiendra toujours expressément à la multiplicité même des fils, à l'ensemble du complexe explicatif ou interprétatif.

Ainsi, le sens qu'il faut deviner est la manière dont les interprétations se tiennent et jouent entre elles, et non pas telle ou telle interprétation particulière : c'est la forme du complexe interprétatif. Et ce sens nous y entrons par l'acte d'interpréter qui nous fait pressentir cette forme, dans la mesure où cette forme contraint toute interprétation. Quand nous avons conscience de ce pressentiment, nous pouvons dire que nous avons deviné du sens. C'est-à-dire que nous avons deviné quelque chose de l'imagination de l'auteur qui, en effet, est la condition première d'existence du sens du discours. La forme de l'oignon ne se trouve pas en le dévoilant, mais consiste dans son auto-enrobage. Les fils interprétatifs nous importent à ce rôle : enrober et dessiner en creux la forme de l'imagination à deviner du sujet S qui parle, l'auteur supposé du discours. Ou bien, si l'on préfère diriger la pensée vers

---

<sup>20</sup> F. Lecercle, « Signifying nothing » Macbeth et le refus de l'interprétation, in *Le démon de l'interprétation, Le fait de l'analyse* N°4, Mars 1998, pp. 11-31.

les choses objets plutôt que vers les sujets acteurs, nous dirons que les fils interprétatifs enveloppent la forme de l'objet hypothétique O dont le discours parlerait soi-disant. Ou encore, nous pouvons privilégier l'auditeur, l'autre A à qui soi-disant le discours s'adresse.

Tout discours suppose que « S parle de O à A », et la question de son sens est celle des mises en scène de ce rapport supposé entre les hypothétiques S, O et A. Nous n'avons pas à choisir entre ces trois manières d'expliquer, ce que nous voulons garder étant compatible avec l'une et l'autre et l'autre encore : l'interprétation dessine de ses fils logiques une forme, fictive, que nous décidons abstraitement de considérer comme le propre du sens du discours. Cette forme est produite par la multivocité, nécessaire au sens, des interprétations, et, en même temps, exhibe cette multivocité comme multiplicité.

8. LE SENS COMME NŒUD DU CODAGE DES REFERENCES ET DE L'AMBIGUITE DES POSTURES. Le processus d'émission d'un discours est comme une expulsion d'un problème hors de soi, une manière de rendre le sens à son autonomie ; et pour cela l'acte de discourir est « aveugle », comme l'invention d'un labyrinthe en le parcourant en son intérieur. Cette invention est à la fois rigoureuse et risquée. Pour parler il faut accepter de risquer dire faux. Tandis que la réception d'un discours demande un accueil, une accommodation intime du sens, ce qui advient comme par l'acte de lecture d'une carte. Cet accueil, à son tour, demande une rigueur de saisie de la carte, et le risque d'un accueil. Pour entendre, il faut accepter de risquer le malentendu. Dans un cas, le sens est sens d'un labyrinthe en construction, dans l'autre cas, il est sens de la carte du « même » labyrinthe. Cette « mêmeté » est l'enjeu de la communication, c'est-à-dire de la similitude entre du sens émis et du sens reçu, entre le sens pour celui qui émet le discours quand il procède à cette émission, et le sens pour celui que le discours atteint quand il l'atteint ; et le sens touche toujours à cette articulation paradoxale où privé et public, intime et étranger se nouent. Nous devons donc à ce point supposer que celui qui discourt fait ce qu'il croit qu'il faut faire pour que, à partir du discours produit, les décodages et inférences convenables soient possibles pour le lecteur ou l'auditeur. Et d'ailleurs, le lecteur ou auditeur suppose de la part de l'émetteur une telle entreprise ; et l'émetteur, lui, suppose le lecteur capable de lire à demi-mot et, aussi bien à la lettre. Si bien que pour le sens, tant pour sa fabrique que pour sa saisie, il faut, *dès le début*, admettre un savoir-faire avec la rigueur du codage univoque « en vérité » et avec l'ambiguïté de l'inférence et le risque d'erreur.

Ainsi ce qui se communique par le discours comme sens consisterait de ce nœud de codage et de l'ambiguïté, dont on trouverait deux formes semblables dans le sens émis et dans le sens reçu. C'est-à-dire que « se comprendre profondément » c'est d'abord comprendre la forme de notre malentendu, lequel, cependant demeure. Dans le sens, c'est même ce malentendu particulier que l'on partage, et comme savoir, et comme vécu. Le sens rend vivant le malentendu, il ne le supprime pas.

9. LE SENS S'INFERE, D'UN TROP PEU D'INDICES. Dans la découverte du sens, notre conception est compatible avec des conceptions de Dan Sperber et Deidre Wilson<sup>21</sup>, suivant lesquelles, s'il y a bien de la communication humaine à travers les langues, c'est moins parce que ces langues seraient des codes univoques en lesquels le locuteur et l'auditeur coderaient et décoderaient sans ambiguïté des contenus informatifs, que parce que les énoncés sont des indices équivoques incomplets depuis lesquels il faut inférer, et non pas calculer et déduire — et en particulier l'inférence peut être automatique et inconsciente — ce qu'effectue notre faculté méta-représentationnelle par laquelle nous nous représentons des représentations d'autrui, dès lors que nous entendons une intention informative. Sperber souligne que

---

<sup>21</sup> D. Sperber, La communication et le sens, 50ème conférence de l'Université de tous les savoirs donnée le 19 février 2000, *Qu'est-ce que l'humain ?*, Université de tous les savoirs, volume 2, Odile Jacob, 2000, p 119-128.

l'hypothèse de ce modèle inférentiel de la communication est ceci : « Les codes humains sont toujours ambigus et incomplets et ne permettent jamais d'encoder pleinement ce que l'on veut dire »<sup>22</sup>. C'est donc ce système — tout équivoque et rigoureux cependant — des représentations possibles des états mentaux du locuteur, que nous nous représentons implicitement par nos actes d'inférences, à partir du texte comme jeu d'indices, dont nous faisons modèle, et dans lequel se tracent a posteriori ces inférences mêmes qui donnent des sens.

À quoi nous ajouterons que justement la profondeur et la richesse du sens inféré dépendent directement de l'ambiguïté et l'incomplétude du jeu d'indices ; un peu à la manière dont la lecture de l'œuvre d'art est d'une richesse inachevable à proportion du caractère inachevé, *non finito*, de son expression. Vasari<sup>23</sup>, cité par Guy Robert<sup>24</sup>, exprimait la question ainsi : « L'expérience a prouvé qu'une statue ou une peinture, vue de loin, a infiniment plus de force et de relief, si elle est largement ébauchée, que si elle est minutieusement finie ». Et Delacroix<sup>25 26</sup> écrivait que « L'édifice achevé enferme l'imagination dans un cercle et lui défend d'aller au delà. Peut-être que l'ébauche d'un ouvrage ne plaît tant que parce que chacun l'achève à son gré ? ». Guy Robert, propose alors<sup>27</sup> une théorie dynamogénique du *non finito* comme un stimulant capable d'exciter le travail de l'imagination autour de l'œuvre, un excitant capable d'accroître la fonction ou la portée imaginaire de l'œuvre d'art. Eh bien, de même, nous considérons que le sens d'un discours dépend de ce qu'il soit une esquisse réussie plus qu'une présentation exhaustive. De toutes façons, il est bel et bien impossible d'exprimer à la lettre complètement ce que l'on vise, de bien coder ce qui, d'ailleurs, n'est peut-être pas encore déterminé quand le discours en commence. Nous ne faisons que des ébauches, et c'est tant mieux pour la santé du sens. Il nous faut donc, dans la question du sens, considérer que par principe le discours est inachevé, et que c'est dans cet inachèvement même que le travail interprétatif trouvera des ressources de sens. La bonne expression sait s'arrêter à temps, sait éviter de se perfectionner, et, toujours, elle veut dire, fondamentalement, l'impossibilité de conclure. Une première origine du sens serait donc, explicitement, notre incapacité à bien coder et à terminer réellement une expression.

10. LE SENS COMME VIRTUALITE ARGUMENTATIVE. Nous abondons aussi dans le sens de conceptions de Oswald Ducrot, Jean-Claude Anscombe, et Marion Carel<sup>28</sup>. Tout d'abord, la séparation entre la force illocutoire subjective et le contenu propositionnel objectif, comme on la trouve en fait dans la théorie des actes de langages d'Austin, marque que le sens dépend, in fine, à travers le jeu des significations mondaines des propositions, d'un enjeu de vérité, extralinguistique ; même s'il est possible de considérer la force illocutoire comme une réalité linguistique *sui generis*. On est donc encore là dans une conception véritative du sens, comme dit Ducrot.

Notre proposition, ici, de conception du sens comme acte inférentiel faisant tenir ensemble des îlots propositionnels, semblerait tomber aussi dans ce trait d'être « véritative » ; nous en maintiendrons la formulation cependant, pour cette raison simple que l'« enjeu de vérité » nous paraît incontournable dans l'acte de parole dès lors qu'il se constitue comme horizon de l'argumentation. C'est-à-dire qu'en fait les vérités possibles d'îlots propositionnels

---

22 D. Sperber, *La communication et le sens*, op. cit., p. 124.

23 Vasari : « Luca della Robbia », dans *Le Vite de' più eccellenti Pittori, Scultori e Architetti II*, p. 140.

24 G. Robert, *Art et non finito*, Éditions France-Amérique, Montréal, 1984, p. 17.

25 E. Delacroix, *Journal*, 20 avril 1853.

26 G. Robert, *Art et non finito*, op. cit., p. 239.

27 G. Robert, *Art et non finito*, op. cit., pp. 21, 241.

28 O. Ducrot, *Le Sens*, 48ème conférence de l'Université de tous les savoirs donnée le 17 février 2000, *Qu'est-ce que l'humain ?*, Université de tous les savoirs, volume 2, Odile Jacob, 2000, p. 119-128.

ne sont, pour nous, que les chevilles formant une armature de présuppositions, une mise en scène d'indices de présuppositions, d'où du sens pourra se tramer, s'inférer. Autrement dit l'effet de vérité sera joint aux effets de sujet pour faire croire, pour en imposer, apparemment à distance de la subjectivité suspecte de parti pris. C'est l'effet de sujet ultime, le dernier recours, qui consiste à avancer qu'il n'y a pas de sujet, que ce qui est dit tient tout seul. Le point clé est que, en parlant, nous prétendons dire vrai, mais que ceci ne vaut, pour le sens, que comme argument. Pour qu'un présupposé puisse fonctionner à plein comme présupposé et jouer son rôle de forçage argumentatif, il faut qu'il soit posé comme vrai, et que, comme présupposé, il passe inaperçu. C'est là, dans notre approche, ce que signifient les « îlots propositionnels » et leurs « vérités ». En particulier de là ne s'ensuit pas que le sens soit calculable et univoque, bien que l'on en puisse envisager des modèles.

Dans la théorie ADL (argumentation dans la langue) prolongée en théorie des « blocs sémantiques », le sens d'un discours n'est pas référentiel, comme si ce qui est dit pointait vers une chose extralinguistique qui serait le sens, mais il est purement intra-linguistique. Ducrot et ses collaborateurs attachent le sens aux possibilités d'enchaînements, externes et internes, que la langue permet. Et tout spécialement sont considérées les liaisons de type « donc », notées « DC », et les liaisons de type « pourtant », notées « PT », le rôle privilégié de ces types étant que les énoncés enchaînés n'ont pas une réalité sémantique qui pourrait se comprendre abstraction faite de leur enchaînement. C'est-à-dire que le sens de « c'est près » et de « c'est loin » consiste à savoir ce qui peut se dire après : « c'est près DC allez-y à pied » et « c'est loin PT allez-y à pied » sont possibles, tandis que « c'est près PT allez-y à pied » et « c'est loin DC allez-y à pied » ne le sont pas, sauf ironie ou humour qui, justement, ferait dérailler le sens. Ainsi un mot M peut être décrit par la donnée de quelques enchaînements possibles avec ce mot : M DC W, M DC X, M PT Y, M PT Z, etc. Ainsi que l'on puisse dire « il est prudent DC il n'y aura pas d'accident » atteste du sens de « il est prudent ». M est donc décrit par son lien « externe » en usage, de type DC ou PT, aux autres mots.

À la manière catégoricienne, nous dirions que le sens de M est déterminé par les « foncteurs »  $[M \text{ DC } -]$  et  $[M \text{ PT } -]$ , un peu dans le style du lemme de Yoneda qui dit qu'un objet X d'une catégorie C est déterminé par le foncteur  $\text{Hom}_C(X, -)$ .

Mais il y a aussi, chez Ducrot et Carel, les enchaînements « internes » à M, c'est-à-dire les discours autorisés par M, c'est-à-dire possibles sous condition de M. Par exemple « il y a du danger DC il prend des précautions » est interne à « prudent », puisque cela se peut dire de « il » dès que l'on sait que « il » est « prudent ».

Dans cette conception à travers la pertinence en usage argumentatif, indépendamment de la question de la vérité, le sens est bien toujours absent du contenu littéralement dit, il n'est pas non plus une chose ou un objet du monde référentiel, mais il est bien identifiable en rigueur comme un ensemble de *virtualités discursives*, de forces en actions pour convaincre, pour faire changer l'auditeur de point de vue.

Il nous convient en effet de considérer le sens, disons le sens d'un mot, comme un espace d'actes discursifs possibles avec ce mot ou sous condition de ce mot, et, en particulier des actes de présuppositions décelables sous quelques prétentions de vérités associées. Maintenant, pour le sens d'un discours, c'est donc bien, de même, les jeux possibles de tenues entre eux des mots où propositions dudit discours qui nous en informeront ; et dans ces jeux, en effet les liaisons argumentatives en « pourtant » et en « donc » seraient les briques élémentaires.

11. LE SENS COMME IMITATION DU PREMIER SENS. Mais pourquoi le sens ainsi conçu — comme virtualité discursive — nous intéresse-t-il ? Parce que, ce que nous entendons alors clairement, inscrit dans les modalités de la poursuite, et qui dépend donc de ce qui, quand on a

commencé à parler, peut être ajouté, ce que nous entendons, donc, c'est notre incapacité à nous taire. Une seconde ressource du sens est notre incapacité d'arrêter de parler.

Ou bien même notre incapacité de ne pas commencer de parler. « C'est en assumant la fonction de parler — même avant de pouvoir dire « je » — que le sujet se dresse devant son monde, car en identifiant ce monde, en le désignant, il s'affronte à lui et il s'apparaît à lui-même »<sup>29</sup>. Aussitôt que « cela » qui parle s'adresse au monde et à l'altérité, ce qu'il rencontre c'est son identité dans la différence, c'est l'inconscient qui l'agit ainsi. « L'inconscient est composé de *rejetons isolés* qui « représentent » les pulsions et sont « exempts de contradiction essentielle ». C'est-à-dire qu'ils peuvent s'associer sans se combiner. Autrement dit, qu'ils ne s'entendent pas entre eux et forment un système lacunaire, un texte sans syntaxe. [...] Il est un processus primaire qui est comme le courant symbolique d'un système d'images ou de mots vivant d'une vie propre »<sup>30</sup>. Aussi, le sens nous touche d'autant plus que sa forme est homologue à celle du processus inconscient, à celle aussi bien du premier sens que nous rencontrâmes en lieu et place du monde auquel, un jour, nous avons commencé à nous adresser. Le sens des discours est structurel à l'image du processus primaire de notre adresse au monde.

Entre l'impossibilité de taire ce qui, d'avance, est impossible à dire, et l'impossibilité de ne pas abandonner le discours à son inachèvement, au fondement de chaque discours et de son sens gît le nécessaire échec de cette adresse, et toutes les pratiques langagières de rafistolage de cet échec.

12. DISTINGUO ET INDISSOCIABILITE ENTRE VRAI ET SENS. Arrivé à mi-parcours de notre « traversée », nous pouvons donc soutenir à l'égard du sens une conception en deux points distincts et inséparables, que voici :

I. Que le *sens d'une proposition* pure est son sens démonstratif et qu'il est dévoilé comme identique à son calcul en tant que fonction logique, lequel est d'avance prescrit. Ce sens sera, à terme, contenu dans des « tables de vérités » et/ou dans un « jeu de preuve », ou encore dans un rapport entre tables de vérités et jeu de preuve, sémantique et syntaxe. Ce sens est alors fermé, relatif à des effets de logique classique, au travers d'une texture lisible de fils de raisons. Il est celui d'une attestation d'un contenu en vérités, et on pourrait dire, brièvement, qu'il est la disposition de vérité de la proposition comme signification univoque ; il nous fait connaître cette seule vérité. Nous dirons donc alors que nous traitons de *la question de la vérité*.

II. Que le *sens d'un discours* est identique à l'acte de la recherche interminable du calcul adéquat qui, justement, rendrait compte de ce sens. Ce sens est ouvert, c'est celui d'une élaboration d'un modèle articulant librement entre eux des calculs spécifiés d'îlots propositionnels repérables dans le discours. Sans fin, ce sens sera progressivement rendu accessible par des constructions ouvertes de modèles fermés, et l'organisation de ces modèles entre eux sera la forme, mouvante, de ce sens. Le sens alors n'est pas un contenu de vérité spécifique mais une manière dont du « nœud géométrique de logiques » se forme, dans la circulation, la répétition et la différence entre des places logiques avérées, suivant le travail de l'argumentatif qui tient ensemble des propositions. Le noyau logique classique se trouve atteindre dans le discours diverses configurations dont la solidarité constitue ce que nous nommons ci-avant le nœud. Certes ce noyau logique est sous conditions des problèmes logiques sous-tendus par le discours, mais, par la géométrie de son argumentativité, il va au-delà de la seule mise en place de ces problèmes : il se constitue aussi, notamment, de la manière dont cette mise en place n'est pas neutre. Ce sens exprime donc la disposition

---

<sup>29</sup> H. Ey, *La conscience*, PUF, 1963, p. 25.

<sup>30</sup> H. Ey, *La conscience*, op. cit., p. 407-408.

argumentative des propositions entre elles, il nous en fait connaître la compossibilité et l'impossibilité. Nous dirons donc alors que nous traitons de la *question du sens* proprement dit.

Ainsi, désormais ici, on fera bien, comme nous venons de l'ébaucher, la distinction entre la *question de la vérité* et la *question du sens*. Ici donc nous en avons assez pour entendre cette question du chiasme entre « vrai » et « sens » que propose notre titre. D'une part, chercher le « vrai sens » est un contre-sens, et il n'y a pas de sens du vrai, le vrai est a-sensé. D'autre part, le sens tient au vrai, à une distance aux vérités, et le vrai suppose lui de servir le sens. Dans ce chiasme de la « vérocité première »<sup>31</sup> ente évidence et étrangeté, on ne saurait imposer l'un sur l'autre, et, au fil du discours, successivement l'un prévaut sur l'autre, dans une pulsation incessante qui est la vie du couple du sens et du vrai, leur raison d'être.

Éclairons notre propos de deux exemples.

Tout d'abord nous pouvons considérer, en les distinguant soigneusement, la proposition P ≡ 'Il fait beau' et le discours D ≡ "Il fait beau".

Nous dirons que dans le discours D il y a un îlot propositionnel aisément repérable, qui est P. Mais nous ne confondrons pas D et P. La différence est que D est P *en tant qu'il est dit*.

Ainsi on peut se demander quel est le sens de D, pourquoi c'est dit, etc., et on peut se demander si P est vrai, vrai donc au sens normal de ce que veut dire « vrai », c'est-à-dire indépendamment de qui le dit. Cette indépendance-là est presque une définition de la vérité : ce qui reste stable dans le sens quand la prise en charge, qui est condition caractéristique d'émergence du sens, est mise entre parenthèse. Ou bien encore : le vrai c'est ce fragment proprement insensé du sens qui perdure en dépit des changements de prises en charge. Ou enfin : le vrai, c'est ce qui, du sens, est intégralement transmissible. L'explication vient alors d'elle-même : le vrai c'est le support matériel avec lequel le sens doit jouer pour avoir lieu. Ce que nous avons nommé la vérité des îlots propositionnels. Chaque îlot doit pouvoir être ou n'être pas vrai. C'est du jeu de ces alternatives pour ses différents îlots que le discours peut déployer du sens. Dans le cas très simple ici, la mince différence entre P et D, tient bien au fait que la question à propos de D que chacun se pose est bien « mais, où donc veut-il en venir de me dire cela ? », alors que la question à propos de P est : « Est-ce vrai ? ».

Mais voici un deuxième exemple, celui du discours D ≡ "Il fait beau, mais j'ai mal aux pieds". Dans ce discours, l'on peut isoler maintenant deux îlots propositionnels, à savoir B ≡ 'Il fait beau' et M ≡ 'j'ai mal aux pieds'. De sorte que D peut se schématiser en : "B mais M". À proprement parler, il n'y a pas lieu de se demander, comme pour B et M, si D est « vrai », mais par contre, on aimerait savoir le sens de D. Ce sens justement, tient à une variété de manières possibles de faire tenir ensemble les vérités supposées de B et M. Dans la fabrique de ces tenues, le « mais » n'est surtout pas un connecteur logique, mais fait partie du tissu argumentatif du discours, et c'est sur lui que pivote la prise en charge et l'effet métaphorique indispensable au sens. Nous expliquons ailleurs<sup>32</sup> comment le sens de D peut « s'écrire », sans se « calculer ».

Mais poursuivons maintenant notre traversée. Nous y appuierons un tantinet plus sur la question de la littéralité comme lieu de réalisation pratique des renversements de notre chiasme, car au bout du compte nous nous dirigeons bien, à terme, vers une théorie littérale du sens.

13. LE VRAI ET LE SENS SAISIS ENSEMBLE PAR LA LETTRE. Cependant, en dépit de la distinction, il adviendra que, sur les deux points, du vrai et du sens, ce qui jouera sera une

---

<sup>31</sup> R. Guitart, *Évidence et étrangeté*, op. cit., p. 134.

<sup>32</sup> R. Guitart, *De la logique spéculaire au calcul propositionnel barré*, à paraître.  
R. Guitart, *Des nouages discursifs aux fléchages visuels*, à paraître.

question que nous pouvons nommer aujourd'hui la « *littéralité* » plutôt que le « symbolique ». Et ce point commun renforcera l'autre idée, celle de l'inséparabilité du vrai et du sens.

Il s'agit en effet d'asseoir le vrai *et* le sens sur du travail réputé stable de lettres, présentes ou absentes.

Gomez de la Serna, tel que le cite Natacha Michel<sup>33</sup>, écrit : « Le mot le plus exaltant dont nous disposons est le mot COMME, qu'on le taise ou qu'on le dise ». Dans la découpe que nous avançons, entre vérité et sens, et autour de la lettre, notre question fondamentale est bien celle-ci : comment la métaphore et son « comme » — que, contrairement à celui, figuré, de l'analogie, nous devons prendre « à la lettre », c'est-à-dire comme un acte réel et non pas simulé, de prendre l'un pour l'autre, de croiser l'un avec l'autre — se partit-elle entre la vérité et le sens, et aussi entre les lettres présentes et les absentes. Ou bien pour le dire dans l'envers, la question devient : de chaque lettre, inscrite ou à inscrire, quelle fonction convient-il d'instaurer, de certitude ou d'argument ?

Concrètement le jeu de la vérité et du sens se tiendra entre des lettres pointant les unes des postures et les autres des variations, des ports et des voyages. Jusqu'à ce que chaque lettre soit tantôt une assurance et tantôt un changement. Si chaque lettre est ainsi du « même&change », on sait qu'alors on peut la penser comme « flèche », dont l'interprétation précisément est tantôt de marquer une similitude, tantôt de marquer une différenciation. Ainsi, par l'inévitable médiation de la littéralité, le vrai et le sens se croisent, et il peut advenir la méprise dont la possibilité est nécessaire au caractère ouvert du sens.

On ne confondra pas cet enjeu primitif de « la lettre » avec une discussion plus avancée que nous n'entreprendrons pas, soit vis-à-vis du positivisme ordinaire qui annoncerait le vrai et le sens comme seulement « scientifiquement » déterminables, soit, vis-à-vis de l'idéologie plus intéressante, plus sophistiquée, où forme, fonction et structure, ou bien formalisme, fonctionnalisme et structuralisme, constituent de leur interaction la pensée scientifique<sup>34</sup>. Tout cela nous entraînerait trop vite trop loin, et, surtout, à l'écart de notre problème.

Ce qui nous importe est donc que si l'on s'interroge sur le sens d'une proposition prise dans un discours, aussitôt deux possibilités s'ouvrent : d'un côté la question du sens propre ou de la vérité de ladite proposition, et, de l'autre côté celle de sa fonction pour le sens du discours, c'est-à-dire de sa relation argumentative aux autres propositions du discours en question. Les deux côtés doivent, simultanément, être distingués *et* liés entre eux, et traités en vertu des jeux de lettres, dans la proposition *et* dans le discours. Ces deux côtés sont comme un dedans et un dehors de la proposition, la nature de la proposition est d'être comme un bord qui sépare et qui tient ensemble ce dedans et ce dehors, la vérité et le sens. Qu'un même jeu de lettres, une même algèbre, puisse saisir ensemble le vrai et le sens, comme l'algèbre saisie ensemble par ses lettres les connues et les inconnues<sup>35</sup>, voilà qui est une condition essentielle à la théorie en cours ici.

14. LE SENS AMOUREUX DU DISCOURS. Si donc nous concevons de traiter le sens par la lettre, en tout cas, ce n'est pas par la *lettre d'amour*, qui se définirait comme celle dont l'auteur croit qu'elle capture exactement le sens qu'il voudrait dire. L'illusion majeure y est de croire au « langage de la nature ». Roland Barthes exprime la question ainsi<sup>36</sup> : « Ce que l'écriture demande et que tout amoureux ne peut lui accorder sans déchirement, c'est de sacrifier un peu de son Imaginaire, et d'assurer ainsi à travers sa langue l'assomption d'un peu de réel. Tout ce que je pourrais produire, au mieux, c'est une écriture de l'Imaginaire ; et pour

---

<sup>33</sup> N. Michel, *L'écrivain pensif*, Verdier, 1998, p. 71.

<sup>34</sup> H. Lefebvre, *Le langage et la société*, Coll. Idées, n°99, NRF, 1966, p. 200.

<sup>35</sup> R. Guitart, *La pulsation mathématique*, l'Harmattan, 1999, p. 138.

<sup>36</sup> R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Le Seuil, 1977, p. 115.

cela, il me faudrait renoncer à l'Imaginaire de l'écriture, me laisser travailler par ma langue, subir les injustices (les injures) qu'elle ne manquera pas d'infliger à la double Image de l'amoureux et de son autre. Le langage de l'Imaginaire ne serait rien d'autre que l'utopie du langage ; langage tout à fait originel, paradisiaque, langage d'Adam, langage « naturel, exempt de déformation ou d'illusion, miroir limpide de nos sens, langage sensuel (die sensualische Sprache) » : « Dans le langage sensuel, tous les esprits conversent entre eux, ils n'ont besoin d'aucun autre langage, car c'est le langage de la nature. ». ».

Ceux qui croient à ce paradis où le dit serait identique à son contenu imaginaire, sont aussi ceux qui croient à la substance, à leurs dépens. Il s'agit pour eux de croire à l'évidente efficacité de la référence univoque, de croire que le soi-disant contenu substantiel — que l'expéditeur déposerait dans son message comme un colis à la poste — arriverait en effet à destination, et, qui plus est, intact et évidemment déjà tout uniment déchiffré. En bref, ceux-là supposent pouvoir offrir le sens comme on offre des bonbons. Parce qu'aussi ils confondent la métaphore et l'analogie, et donc sacrifient au « sens propre », parce qu'ils croient dur comme fer à la référence ou à la signification en lieu et place du sens. Alors que le sens est précisément l'inverse, la manière dont la métaphore se départit de l'information significative.

Pierre Achard visait la même chose en ces termes : le sens tient à la *prise en charge* du discours. Et en effet, pour nous, la prise en charge est ce qui permet la formation de nœuds métaphoriques, la réussite éventuelle de métaphores ; et réciproquement, si la métaphore n'était possible, la prise en charge modulant le vrai des contenus propositionnels n'aurait plus aucune raison d'être. Entre la prise en charge et la réussite de la métaphore, se situe le coin d'ombre où ça peut rater, quand le métaphorique que la prise en charge sollicite ne « prend pas » et comme un mauvais soufflé retombe en analogies voire en pures référenciations.

Le sens tient donc explicitement au risque de n'avoir pas lieu, ne peut coexister à sa garantie. Le sens est toujours frais, il est dans la pensée nommant comme « la première fois », mais pas dans l'acquisition de ce qui serait « initial ». Natacha Michel<sup>37</sup> indique que « pour Giraudoux ce qui est premier n'est pas le sens courant, le terme usuel, *kurion*. L'opération de la première fois est celle de la langue. La première fois, qui ne renvoie pas la langue à elle-même mais la projette au loin, est celle de la métaphore [...] qu'aucun sens propre ne précéda jamais. [...], prenant commencement d'elle-même par ce mouvement de retour où elle crée sa source [...]. La métaphore vient de la métaphore ; elle ne vient que de là ».

C'est-à-dire que ces « lettres d'amour » qui prétendent donner parfaitement à l'autre le moi de l'auteur, dans sa vivacité, en réalité — sans compter le caractère douteux du fait de vouloir imposer à l'autre cette « présence » — le périssent. L'illusion est celle de l'expressivité directe de la lettre, sans métaphore risquée ni prise en charge. Illusion qui imagine que le langage peut s'ajuster à son objet. Illusion de croire que la lettre puisse s'entendre comme référence naturelle directe, alors que sa fonction, indirecte, est de mise en scène dans un système littéral. Et ce sera toujours dans le porte-à-faux de cette mise en scène que la métaphore aura lieu d'apparaître si bon lui semble.

Si donc, pour le discours, nous ne méconnaissions pas que l'« auteur » ne peut jamais complètement se départir de cette illusion d'expressivité, qu'il croit dire ce qu'il ne dit pas, qu'il croit le tenir, et, le tenant, le dire, qu'il confond toujours de la lettre les fonctions de référence et d'articulation, alors nous savons que le sens communiqué est autre que ce que nous entendons, à proportion de l'erreur qu'est l'amour de l'Imaginaire de l'acte de profération le discours. À quoi aussitôt d'ailleurs s'ajoute l'erreur symétrique de l'auditeur qui croit, lui, recevoir le vrai sens, sous prétexte de sympathie.

---

<sup>37</sup> N. Michel, *L'avis de la métaphore*, Intervention au rendez-vous du 6 juin 1993 Au Bar de la Comédie de Reims, Les Cahiers de Noria n°8, mai 1994, p. 27-28.



Nous posons donc qu'il n'y a pas de lettre d'amour, et le sens amoureux de tout discours est la prise en compte de ce paramètre qui consiste, peu ou prou, quand on le profère, à croire le contraire.

Bien clairement, ce sens amoureux participe de la véracité du discours, et il ne faut pas l'omettre dans la saisie littérale de la forme du malentendu noué entre références et ambiguïté dans le discours.

15. ÉCRIRE LE SENS COMME EXERCICE DE MISE EN FORME. Dans notre vue du problème, un calcul du sens — ou peut-être faudrait-il mieux dire une écriture mathématique du sens — devrait être comme une critique des calculs de vérités possibles. Autrement dit, quand nous parlons, d'une part, il arrive, localement, que nous annonçons des vérités, et, en même temps, ces diverses vérités éventuelles nous les agençons parce que nous avons des causes de parler, causes qu'il ne faut pas confondre avec les raisons qui font que ces vérités sont des vérités. Nos causes de parler font intégralement partie du sens de notre discours, tandis que les vérités sur lesquelles il s'appuie ne lui sont qu'indispensable prétexte, comme le rythme est prétexte à la danse ; fait aussi partie du sens les raisons, intentions bien voulues ou pulsions inconscientes, qui nous ont fait choisir tel prétexte plutôt que tel autre. Et enfin, aux causes, aux vérités et aux raisons de parler il convient d'ajouter ces déterminations implicites que sont les effets de structure de la langue.

Disons que parler c'est *disposer du vrai*, dans les deux sens de « user de » et de « placer » : d'une part, suivant mes raisons j'en use à mon gré, et, d'autre part, dans la structure de la langue, se place mon discours. La théorie de la langue que nous voulons supposera justement non pas une homologie entre ce « gré » et ce placement », mais du moins une pulsation, un jeu d'échos, d'appels et de réponses. Et la théorie du sens devrait rendre compte de la pulsation de ce mouvement.

Cet usage libre et réglé du vrai que l'on dispose en discourant, nous informe ; c'est-à-dire qu'il n'est pas informe et quelconque, mais qu'il supporte une géométrie précise à déceler. Si parler c'est disposer du vrai, ce n'est pas n'importe comment, et c'est un acte d'apprêtage, de *mise en forme*. Soutenir cela sera notre manière de « croire » au sens, en précisant que c'est alors par la médiation implicite de cette mise en forme largement ignorée que l'inférence productrice de sens peut avoir lieu.

La « mise en forme » fonctionne en fait aux deux sens de l'expression. D'une part au point de vue où elle signifie la fabrique d'une forme dont les parcours produiront du sens : alors il est question de placements judicieux du vrai. Et d'autre part au point de vue où elle signifie exercice curatif qui remet en meilleure santé. Alors il est question d'usage adéquat du vrai. On supposera que la fonction curative, l'usage, est une partie du sens accessible par la forme de la mise en forme, par la manière dont on place du vrai.

16. DES FORCES DISCURSIVES AUX VARIATIONS LOGIQUES. On peut considérer que la version des faits qu'envisage Boole est très éloignée de cette question du sens que nous venons d'évoquer et d'accentuer, et que c'est celle où tout est ramené au dedans, à la vérité. Notamment, le fait de sa réduction de la syllogistique à un calcul en témoigne. La syllogistique se trouve réduite à son interprétation dans la fermeture uniforme du calcul booléen, alors que sa richesse ouverte native pourrait plutôt être pensée au lieu du renouvellement inventif de calculs voulant en rendre compte, et non pas à l'intérieur de tel ou tel de ces calculs booléens institué.

On voudrait donc une syllogistique plus ouverte et néanmoins mathématique. Réouverture de la Syllogistique et critique interminable des imputations de vérités, la théorie du sens qui nous importe — celui qui advient comme destitution du vrai — doit prendre appui d'abord sur la littéralité, les jeux de lettres et de mots, et, de là indiquer du sens possible

comme flèche de différence. Le sens sera repérable comme auto-mouvement du discours, comme variation de la vérité en icelui, comme mouvement du vrai. Le vrai, lui, et notamment la proposition pure, n'a, à proprement parler, aucun sens : le sens en effet est de l'écart dynamique entre deux états passifs du vrai, deux flèches de mêmété, l'indication d'un acte possible, d'un change de monde. La situation est analogue à la question de la saisie de l'espace, sur laquelle Poincaré écrit<sup>38</sup> : « Aucune de nos sensations, isolée, n'aurait pu nous conduire à l'idée d'espace, nous y sommes amenés seulement en étudiant les lois suivant lesquelles ces sensations se succèdent ». Ajoutons, de plus, qu'en fait, déjà chaque sensation est une différence. Adaptons à notre question : aucune de nos évidences, isolée, n'aurait pu nous conduire à l'idée du sens, nous y sommes amenés seulement en étudiant comment ces évidences se succèdent, et les lois de variations de ces successions. Il n'est de sens que d'un mouvement de pensée, et il n'est de mouvement de pensée que changement de logique. De même que la dynamique donne sa loi  $F = M\Gamma$  comme une liaison entre forces mécaniques en jeu et différentielles secondes de positions, la théorie du sens pourrait exprimer ses lois de formations comme liaison entre les forces discursives en jeu et les variations de modifications logiques.

17. « COMMENT J'AI ECRIS ... » : LES SIGNIFICATIONS PONCTUENT LE SENS. Pour entendre cette conception du sens que nous avançons progressivement, on peut aussi faire le rapprochement avec la « théorie » de Raymond Roussel<sup>39</sup>, dont le « procédé » déclaré pour écrire certains de ses livres est d'isoler deux phrases semblables mais de sens référés différents, puis, dans l'écart de sens référés ainsi posé, d'inventer un texte continu raisonnable qui commence par la première et finisse par la dernière. Comme il dit (p. 23), le propre du procédé est de faire surgir des sortes d'*équations de faits* qu'il s'agit de résoudre *logiquement*. Ce que nous rapportons à l'idée d'une construction d'un « nœud géométrique de logiques ». Certains se rappellent peut-être, relevant de ce procédé, Francis Blanche contant l'histoire du « potage au vermicelle » à entendre comme « potache au vert missel ». Mais déjà donc, Roussel employait cela systématiquement. Par exemple il écrit (pp. 37-46) le conte « Chiquenaude » qui commence par : « Les vers de la doublure dans la pièce du *Forban talon rouge* » et s'achève par « Les vers de la doublure dans la pièce du fort pantalon rouge !... ». Ce conte « Chiquenaude » est alors une construction, une mise en scène, un « modèle », dont la fonction est d'effectuer un déplacement possible entre le premier sens et le second sens ; pour nous c'est cette construction elle-même qui est du sens à proprement parler, dans l'exacte mesure où elle comble un écart entre deux références. La beauté du procédé est qu'un écart infime, presque indiscernable, est ainsi rempli du sens le plus long, du monde entier de tous les récits s'il le faut. Quoiqu'une autre beauté du procédé se puisse réaliser aussi dans le raccourci extrême, comme dans cette observation de Guy Bedos : « Pour moi, la Bible c'est de l'Hébreu ».

Ainsi, comme l'exprime Michel Foucault<sup>40</sup> « Roussel prend une phrase quelconque, puis la répète, identique, sauf un léger accroc, qui établit entre les deux formulations une distance où l'histoire toute entière doit se précipiter ». Mais aussi, deuxième procédé, « Roussel reconnaît entre deux expressions quasi identiques une telle rupture de signification que, pour les joindre, il aura à les faire passer au filtre des sonorités élémentaires, [...] ». Autrement dit la « théorie » de Roussel est aussi<sup>41</sup> de « prendre une phrase au hasard, de la

<sup>38</sup> H. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, Champs Flammarion 56, 1968, p. 83.

<sup>39</sup> R. Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, 10-18, n°1124.

<sup>40</sup> M. Foucault, Sept propos sur le septième ange, in Brisset (J.-P.), *La grammaire logique*, Paris, Tchou, 1970, pp. 9-57. Republié dans Michel Foucault, *Dits et écrits I*, 1954-1975, Quarto Gallimard 2001, pp. 888, 891.

<sup>41</sup> M. Foucault, Pourquoi réédite-t-on l'œuvre de Raymond Roussel ? Un précurseur de notre littérature moderne, *Le Monde*, n°6097, 22 août 1964, p. 9. Republié dans Michel Foucault, *Dits et écrits I*, 1954-1975, Quarto Gallimard 2001, p. 451.

réduire en ses éléments phonétiques, et avec ceux-ci reconstruire d'autres mots qui doivent servir de trame obligée ». Il s'agit, pour qui veut révéler du sens, de construire comme solution à un système d'équations une mosaïque de machineries, « une fantasmagorie qui relie et intègre les différences à la répétition » ; et cette répétition, « il faut qu'elle comprenne en soi la différence, au lieu de la réduire »<sup>42</sup>. Ici nous voulons retenir cette idée d'un sens qui se précipite dans la rupture de signification, se loge dans la différence entre des points présumés ou pris comme « vrais » ou « faux », et dont la fonction n'est pas de réduire l'écart mais de l'habiter. Maurice Merleau-Ponty<sup>43</sup>, disait que « le oui et le non n'ont d'intérêt que pour ponctuer un cycle d'action » ; nous irons jusqu'à poser que les significations ne sont que la nécessaire ponctuation du sens.

18. LE SENS COMME CIRCULATION DANS LES LIEUX COMMUNS. Pour loger ainsi du sens dans la succession des évidences ou des présumés, dans la trame des lieux communs aussi bien, dans l'interstice général entre les phrases reconnues par la culture, i.e. les « proverbes » et autres « lieux communs », pour dire du nouveau donc — car tout sens, même le plus banal, advient en tant qu'il se prétend nouveau et ajoute, c'est-à-dire transcende toujours la fixation tautologique — eh bien les possibilités sont infinies, indéfiniment divisibles, tout comme dans la situation de Zénon, où la question est d'emplir l'écart continu entre les positions discrètes, pour transformer le chronologique en temporalité. En bref, nous dirons que le sens est un mouvement, et que chaque expression du sens ne fait que proposer une trame où sa circulation semble s'inscrire.

Et s'il est quelque chose qui empêche le mouvement et donc l'intelligence du sens, c'est l'usage de mots trop rares et inusités, alors qu'au contraire, par l'introduction de véritables énigmes intellectuelles on favoriserait le déplacement mental et la pensée de la forme du sens. On doit donc envisager le sens comme construction extraordinaire mais simple avec des éléments parfaitement banaux, et non pas comme, au contraire, une construction banale mais complexe avec des éléments précieux. Plus le style est classique, plus le sens est porté. Si l'on procède ainsi, le sens est dégagé de difficulté annexes et superfétatoire, et on peut le lire comme pur mouvement dans un champ clair. Que ce pur mouvement soit, en lui-même difficile, voire inaccessible, c'est une autre question, désormais bien séparée.

Et c'est particulièrement dans cette épaisseur du lieu commun qu'il nous faut aussi penser le sens des statistiques. Reprenant la préface<sup>44</sup> de Jean-Philippe Antoine à *Les lois de l'imitations* de Tarde, disons que, d'abord, un effort interprétatif, « faisant suite » à du sens « déjà acquis », produit un point de vue qui va organiser l'idée même d'une série statistique à relever. Ce qui est relevé est alors le tissu d'un lieu commun, un nombrage des cas d'imitations, d'actes rassemblés en tant qu'ils se ressemblent pour le point de vue déterminant la série envisagée. Ensuite, de cet amas de faits ainsi comptés, le comptage justement, qui compte dans cet amas ce qui fait distinctions, permet d'en fournir une « formule graphique », une courbe donc, sur laquelle on va pouvoir lire — de façon retardataire — à quel point, au sein même du commun qui a permis d'assembler les faits, de la différence et de la variation résident. La forme de ce graphique nous montre donc la forme de ce qui a été négligé, la forme de la variation dispersive dans le même fédérateur, de la différenciation dans la répétition. La courbe est alors perçue comme physionomie, comme figure concrète du point

---

<sup>42</sup> G. Deleuze, Raymond Roussel ou l'horreur du vide, *Arts*, 23-29 octobre 1963, p.4 ; republié dans G. Deleuze, *L'Île déserte et autres textes*, Les Éditions de Minuit, 2002, p. 102-104.

<sup>43</sup> M. Merleau-Ponty, entretien du 17 février 1958 avec Madeleine Chapsal, in M. Chapsal, *Envoyez la petite musique*, Grasset 1984, Le Livre de Poche 4079, p. 89.

<sup>44</sup> J-P. Antoine, Statistique et métaphore. Note sur la méthode sociologique de Tarde., préface de G. Tarde, *Les lois de l'imitation*, Les empêcheurs de penser en rond/ Le Seuil, 2001, pp. 7-42.

de vue de la série qui pour commencer était un projet abstrait, et qui, réalisée, est, en effet un parcours, une modulation, dans un lieu commun.

Antoine, avec Tarde, dégage la distinction entre analogie et fonction annoncée du « comme », d'un côté, et métaphore, de l'autre : la métaphore « A → B » ne signifie pas que A est comme B, mais que A « devient » B ; de sorte que, dans la métaphore, chacun des deux termes A et B ne reste pas inchangé à distance de l'autre, mais, au contraire, est véritablement affecté : par la métaphore, chacun des termes est affecté par les virtualités qu'il partage avec l'autre. La métaphore, qui fait sens, se produira donc du croisement réel imprévisible de deux séries d'imitations, croisement par lequel les deux séries sont singulièrement perturbées.

Ainsi, en conservant dans chaque lieu commun l'exercice d'une différence, propre à la série de ce lieu, et concevable comme jeu spécifique des virtualités dans ce lieu, il advient que de l'interférence entre deux lieux communs au moins en concevable, ce que l'on peut appeler métaphore, et en quoi le sens consisterait. Le sens est donc, au point de ce nœud métaphorique, ce mouvement de glissement de la physionomie d'une série sur une autre. Et comme chaque physionomie est la courbe représentative d'un « point de vue », au bout de l'analyse, on comprend que le sens perçu est comme une assimilation de second niveau, entre des points de vue d'assimilations A et B. Mais ce sens n'est pas « théorique », et, bel et bien, il « a lieu », il affecte les séries, il constitue un devenir, une relance, qu'il n'est pas question d'avoir, mais que l'on peut poursuivre encore.

19. LE SENS COMME COMMUNICATION D'UN REGLAGE REVE DE LA LANGUE. Fernando Pessoa écrit<sup>45</sup> que « la civilisation consiste à donner à quelque chose un nom qui ne lui convient pas, et à rêver ensuite sur le résultat. Et le nom, qui est faux, et le rêve, qui est vrai, créent réellement une réalité nouvelle. L'objet devient réellement différent, parce que nous l'avons, nous, rendu différent. Nous manufacturons des réalités ». Eh bien il en va un peu de même avec la question du sens d'un discours : le discours à la lettre ne convient pas, non plus que ne satisfont les quelques présuppositions que le discours en commençant pointe, tout cela falsifie, et le sens est une dérive qui indéfiniment ajuste cela de façon ouverte, comme un rêve en effet. Ajustage entre la « cause errante » et l'intention. « Le sens est une entité non-existante, il a même avec le non-sens des rapports très particuliers »<sup>46</sup> : la théorie du sens peut se former par la présentation de séries de paradoxes, à rebrousse-poil du bon sens significatif, contre le principe d'un sens unique<sup>47</sup>. Le sens est l'échappée rêvée entre les sens uniques du nom : il se décharge au point d'une esquivé des significations communes.

Jacques Lacan écrit<sup>48</sup> qu' « Avant la parole, rien n'est ni n'est pas. Tout est déjà là sans doute, mais c'est seulement avec la parole qu'il y a des choses qui sont vraies ou fausses, c'est-à-dire qui sont — et des choses qui ne sont pas. C'est avec la dimension de la parole que se creuse dans le réel la vérité. Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole ». Entendons pour nous ici que la vérité est un lieu de stabilisation dans du discours, une niche qui dénote, et que, à l'envers, le sens du discours est la façon dont le désir du sujet s'y manifeste, la façon dont il circule entre ces niches qu'il forge, et autant, donc, la façon dont le destinataire peut l'accueillir. Ajoutons que précisément cette circulation s'entend au mieux comme limite des possibilités grammaticales du système de vérités que le discours stabilise à son usage ; à la limite le sens est le silence même du discours, soit ce qui, au bord de ses possibilités, échappe à sa rhétorique ; ce que le discours rate à expliquer, mais qu'il n'est pas exclu de décrire comme silencieux réglage d'évitements dans le bruissement des significations.

---

<sup>45</sup> F. Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*, Christian Bourgois, 1988, p. 39.

<sup>46</sup> G. Deleuze, *Logique du sens*, Éd. de Minuit, 1969, p. 7.

<sup>47</sup> G. Deleuze, *Logique du sens*, Éd. de Minuit, 1969, p. 94.

<sup>48</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I. Les écrits techniques de Freud*, Le Seuil, Paris, 1975, p. 254.

On peut aussi exprimer l'enjeu du sens à partir de ce que Gilbert Simondon souligne<sup>49</sup> des objets techniques : « Le véritable perfectionnement des machines, celui dont on peut dire qu'il élève le degré de technicité, correspond non pas à un accroissement de l'automatisme, mais au contraire au fait que le fonctionnement d'une machine recèle une certaine marge d'indétermination. C'est cette marge qui permet à la machine d'être sensible à une information extérieure. ». Dans les ensembles de machines réside « du geste humain fixé et cristallisé en structures qui fonctionnent. Ces structures ont besoin d'être soutenues au cours de leur fonctionnement, et la plus grande perfection coïncide avec la plus grande ouverture, avec la plus grande liberté de fonctionnement ». La mise en action d'un objet technique demande justement, en appuie sur ses zones d'automaticité, une intervention informative dans sa marge ouverte d'indétermination. C'est un peu de même que nous considérons le champ de la langue comme un objet technique évolutif, et chaque discours comme l'acte de mise en action de cet objet machine. Mais, aussi bien, chaque discours est aussi un objet technique, et la langue est comme le mille-feuille de tous ses discours. Les vérités stables présumées, et avec elles la grammaire sollicitée, sont comme les automatismes de la machine « langue », et le sens du discours consisterait — mais c'est essentiellement impossible à faire intégralement — à retrouver la manière dont la marge de la langue a été sollicitée pour produire ledit discours. Le perfectionnement de l'objet technique, de la machine, de sa version « abstraite », où chaque unité théorique est constituée en système fermé autonome et travaillant à son tour, vers des versions plus « concrètes », où l'imbrication des fonctions s'intensifie, peut aussi s'observer dans la langue et ses usages par les discours. On peut considérer aussi un discours particulier comme, au fil de son déroulement, un tel perfectionnement de l'objet machine qu'est la langue dont est en train de se servir celui qui profère le discours en cours ; dans tel discours, la langue s'auto-croise, s'auto-imbrique d'avantage. Pour comprendre le sens, il faut expressément voir au-delà des schèmes et formes, qui sont seulement comme des automates nécessaires pour le sens, car<sup>50</sup> « ce qui a échappé à l'attention des psychologues dans l'analyse de l'imagination inventive, ce ne sont pas les schèmes ou les formes, ou les opérations, qui sont des éléments spontanément saillants et en relief, mais le fond dynamique sur lequel ces schèmes s'affrontent, se combinent, et auquel ils participent ». Le sens d'un discours serait donc comme le sens d'un usage d'un objet technique — ici la langue.

Le sens est l'information communiquée ; à condition de bien entendre « information » et « communication », justement à la manière de Simondon, pour qui « les êtres humains communiquent à travers ce qu'il inventent », c'est-à-dire à travers les objets techniques, et notamment — ajouterons-nous — à travers la langue. C'est parce qu'elle est inventée que la langue porte de l'information véritable. Pour Simondon, l'objet technique pris selon son essence, c'est-à-dire « en tant qu'il a été inventé, pensé et voulu, assumé par un sujet humain », apprécié « selon l'acte humain d'invention qui l'a fondé, pénétré d'intelligibilité fonctionnelle, valorisé selon ses normes internes », « apporte avec lui une information pure ». « On peut nommer information pure celle qui n'est pas événementielle, celle qui ne peut être comprise que si le sujet qui la reçoit suscite en lui une forme analogue aux formes apportées par le sujet d'information ; ce qui est connu dans l'objet technique, c'est la forme, cristallisation matérielle d'un schème opératoire et d'une pensée qui a résolu un problème. Cette forme, pour être comprise, nécessite dans le sujet des formes analogues : l'information n'est pas un avènement absolu, mais la signification qui résulte d'un rapport de formes, l'une extrinsèque et l'autre intrinsèque par rapport au sujet. »<sup>51</sup>. Le sens d'un discours, de ce point de vue, tient à l'effet de perfectionnement de la langue que le discours constitue, et ce

---

<sup>49</sup> G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier-Montaigne, 1969, p. 11, 12.

<sup>50</sup> G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier-Montaigne, 1969, p. 58.

<sup>51</sup> G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier-Montaigne, 1969, p. 247.

perfectionnement signifie la poursuite de l'invention de la langue. C'est cette poursuite inventive d'elle-même qui est l'information pure que la langue communique, son sens propre. Et cette poursuite, tout comme dans le cas général de tout objet technique, n'a lieu qu'en vertu d'une intervention humaine, l'intervention de celui qui use et règle l'objet technique, ici la langue. Parler, c'est régler la langue, « l'activité de réglage est celle qui prolonge le plus naturellement la fonction d'invention et de construction : le réglage est une invention perpétuée, quoique limitée »<sup>52</sup>. Trouver le sens d'un discours est donc décrire comment celui qui l'écoute se forme une image de comment celui qui le tient règle, en ce discours, la langue. Une description du sens d'un discours est une analyse de ce qui, par ce discours, constitue en fond un rêve d'une langue idéale qui, enfin, dirait « vraiment » ; mais cela — ce rêve — ne peut se dire, et la description reste est une topographie d'une traversée inventive du flot de la langue.

20. LE SENS COMME TRAVAIL DIFFERENTIEL DES CROYANCES ET DES DESIRS, ENTRE PRIVE ET PUBLIC. Dans la conception de Freud, l'analyse du récit du rêve est une anatomie, une découpe et un regroupement de termes apparemment sans dessus dessous, et son but est finalement de révéler le sens dans une perspective bien précisée par Freud, à savoir en considérant le rêve comme *accomplissement d'un désir*, et ceci tout directement, et non pas comme volonté reportée d'accomplissement d'un autre désir. Le rêve serait toujours performatif, un acte par lequel, dans l'instant même du rêve, un désir effectivement s'accomplirait, quand bien même il s'agirait d'un désir d'insatisfaction. C'est-à-dire que c'est ce désir insatisfait jusque-là — d'avoir un désir insatisfait — que le rêve accomplit. Quand bien même, par ailleurs, le rêve semblerait annoncer d'autres désirs à satisfaire, quand bien même il semblerait aussi énoncer la satisfaction d'autres désirs encore. Fondamentalement, le récit du rêve serait, de façon masquée au locuteur lui-même, un discours sur ce désir que le rêve a, déjà, accompli, du fait même d'avoir eu lieu. Le rêve réaliserait « à l'insu de notre plein gré » un désir, et son récit « résoudrait » implicitement en un équilibre pulsatif instable d'enjeux de plaisir et de douleur, de bien et de mal, le problème du constat de ce désir-là.

De même dans tout discours il y a, supposons-nous, un noyau performatif, là où s'accomplit de fait, par le fait même du discours, un désir. Ne serait-ce que le désir de parler, de trouver un interlocuteur, ou de n'en pas trouver, le désir d'intervenir sur une situation, de s'isoler, etc. Ce dont la prise en charge fait preuve.

Et, par ailleurs, le discours peut bien être lourd de volontés et d'intentions à engager.

Par suite, nous placerons dans le discours l'idée de désir en deux places. D'abord en tant que son noyau performatif, dans le présent même, et ensuite en tant qu'intention pour l'avenir. C'est-à-dire que le discours est considéré comme un discours sur le désir que son accomplissement a permis, et ce discours emprunte les voies des désirs satisfaits, consommés, soit des idées auxquels l'esprit adhère, ce que l'on nomme croyances, et d'autres désirs encore insatisfaits, nommés précisément, en propre, désirs.

L'analyse de discours de ce point de vue serait donc le décèlement des ressorts de désirs et croyances qui animent le discours, consciemment ou non ; et d'abord, on devrait considérer comment les désirs et croyances y varient. Le sens, à cet endroit, serait constaté comme une variation d'un système de croyances et désirs. Car croyances et désirs sont en vérité des mouvements, des flux, « un fleuve de foi multiforme et multicolore »<sup>53</sup>.

Ici le mieux est de nous référer aux conceptions de Gabriel Tarde<sup>54</sup>, pour qui la langue articule le va-et-vient entre le privé et le public. Soit, du côté individuel, la *conscience* — de

---

<sup>52</sup> G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier-Montaigne, 1969, p. 250.

<sup>53</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, Coll. Les empêcheurs de penser en rond, Institut Synthélabo, 1999, 1ère éd. 1895, p. 94.

<sup>54</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit.

perceptions et de volitions — et la *mémoire* — de souvenirs et d'habitudes, dans l'empire des plaisirs et douleurs. Et, de l'autre côté, du côté social, la *gloire*, de découvertes et d'inventions imitées, et l'*imitation*, de préjugés et d'invention d'usage, sous condition du bien et du mal. La gloire et l'imitation sont au domaine public ou social ce que la conscience et la mémoire sont au privé, à l'individuel. Le sens va être joué en vertu de cette relation.

Pour Tarde<sup>55</sup>, « le désir a toujours une croyance pour objet, [...] tandis que celle-ci peut être considérée à part du désir ». « La croyance et le désir sont de véritables quantités, dont les variations en plus et en moins, positives ou négatives, sont essentiellement, sinon pratiquement, mesurables, soit dans leurs manifestations individuelles, soit plutôt et avec beaucoup plus de facilité dans leurs manifestations sociales ». « Tous les phénomènes intimes, et, par suite, tous les phénomènes sociaux dont ils sont sources, se résolvent en *croyances* et *désirs* ».

Il adviendrait alors que, du chaos mental initial comme du chaos social initial, nous sortions en posant des fictions fondamentales qui nous servent ensuite à penser, c'est-à-dire, prioritairement, à développer la « contradiction » entre individuel et social.

Du côté individuel, les fonctions de jugement et volonté — croyance et désir donc — s'exerceront en visées comme objets de la catégorie téléologique de plaisirs-douleurs, et des catégories logiques d'espace-temps et de matière-force.

Du côté social, les fonctions de religion et politique — croyance et désir encore — s'exerceront en visées comme objets de la catégorie téléologique de bien-mal, et des catégories logiques de langue et de divinité.

Tout ce que nous faisons effectivement, en discourant, c'est, aux titres de ces catégories, « affirmer et nier, attribuer et désattribuer ».

Suivant Tarde, ces états d'acceptation et de refus, ont en commun l'enjeu de *croyance* et de *désir*. Ce qu'il exprime ainsi : « ce sont là des états entre lesquels l'esprit alterne continuellement, et ils sont aussi opposés que peuvent l'être les deux pôles d'un aimant ou d'une pile électrique. Or toute opposition bien nette, comme l'est celle-là, suppose l'identité fondamentale de la force dont elle exprime deux manifestations inverses. Les deux pôles de l'aimant supposent un même magnétisme. Qu'y a-t-il donc d'identique au fond de l'affirmation et de la négation, si ce n'est la croyance ? Je dirai de même : le plaisir et la peine ou, pour mieux dire, le côté agréable, comme tel, des sensations quelconques, et leur côté pénible, comme tel également, constituent une autre opposition rythmique et essentielle de l'âme ; et qu'y a-t-il d'identique au fond du plaisir et de la douleur, si ce n'est le désir ? »<sup>56</sup>.

Le discours progresse alors en un travail d'évaluation dans un champ de possibles où se déploie l'infini des différences, en vertu de l'équilibre à atteindre dans le parcours du maximum de ces différences.

L'objet exclusif de la logique (relative aux croyances pures) et de la téléologie (relative aux mixtes de croyances et désir) est donc, pour Tarde, le maniement et la direction de la croyance et du désir<sup>57</sup>.

René Schérer<sup>58</sup> rapproche ceci de propositions de Paul Veyne<sup>59</sup>, qui écrit : « Tout déduction logique comporte aussi un illocutoire, c'est-à-dire établit des rapports spécifiques avec le destinataire. Convaincre, persuader, sont irréductibles au contenu informatif du message ». Et : « La logique ne se propose pas la recherche de la vérité mais la direction de la croyance ».

---

<sup>55</sup> G. Tardes, *La logique sociale*, op. cit., p. 76.

<sup>56</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 79-80.

<sup>57</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 101.

<sup>58</sup> R. Schérer, *Homo ludens – des stratégies vitales*, préface in G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 24-25.

<sup>59</sup> P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leur mythe ?* Paris, Seuil, 1983, pp ; 40-50, p. 39.

Pour nous aussi, il s'agit bien en effet, au point que nous nommons *chiasme du vrai et du sens*, de tenir ensemble l'enjeu du contenu informatif et l'enjeu du performatif. Il faut placer la question du sens expressément à cheval entre les deux pôles de l'individuel et du social, soit, en fin de compte, à l'endroit de l'énonciation au sens plein. Nous parlons avec des présupposés tenus pour vrais, et, dans l'espace entre ces présupposés, nous marquons la direction de nos croyances et désirs. Ce marquage est une illocutoire. Le sens est réalisation du champ de croyance et désir dont le discours vit ; il est *vecteur de croyance et désir*.

Ainsi, pour les discours, les îlots propositionnels où se concentrent les présuppositions — du côté public les lieux communs et proverbes, et du côté privé les intimes convictions — supportent en effet la charge du discours proprement dit, lequel consiste à infléchir des tensions entre ces pôles, à les accommoder, au sens optique comme au sens culinaire. Cette « cuisine du style » donne à voir du sens comme enlacement de croyances et de désirs. On peut envisager un calcul de sens comme une sorte d'optimisation du jeu des croyances et désir dans le discours, une sorte de résolutions des oppositions de croyances et désirs entre plaisir et douleur, du côté privé, entre bien et mal, du côté public, entre privé et public.

Insistons bien au passage sur ce point qu'il n'y a pas de sens de discours qui échappe à la raison d'être du discours qui est d'articulé paradoxalement le privé et le public. L'articulation impossible aurait lieu, cependant, comme *une* moins mauvaise possible, dans toute une variété de possibilités.

21. LE SENS ENTRE RHETORIQUE ET CONTRAINTE, EN SITUATION. Dans l'Antiquité, la pratique d'École de l'art rhétorique consistait à lancer un problème, sur lequel il fallait ensuite discourir, tenir bon vers « ce que l'on pense » : la situation créée est l'occasion d'une mise en forme. On dit ce que l'on pense à l'occasion de quelques fixations problématiques avancées, si bien que le sens du discours est expressément d'articuler ces fixations, et de montrer l'habileté de celui qui discourt à « rebondir », et la qualité du rebond. Une version moderne de la chose est la technique oulipienne d'écriture sous contrainte formelle préalable. Dans les deux cas, on ne sait pas d'avance complètement ce que l'on pense, on le découvre en le disant. Dans les deux cas aussi, on apprécie le sens de ce qui est discouru expressément par différence avec la contrainte, problématique ou formelle.

Joseph Joubert<sup>60</sup> écrivait : « Et peut-être on ne parle jamais si bien que lorsqu'on ne sait pas parfaitement ce qu'on va dire », et il indiquait aussi « ces pensées qui nous viennent subitement et qui ne sont pas encore à nous ». Et il écrivait encore : « Et nous bégayons longtemps nos pensées avant d'en trouver le mot propre, comme les enfants bégayaient longtemps leurs paroles avant de pouvoir en prononcer toutes les lettres ». Notre lecteur en effet n'aura pas été sans observer qu'ici, justement, dans ce texte, nous commençons par « bégayer » notre théorie du sens.

Il importe ici de reprendre cette observation : en général, et notamment dans la discussion, quand on réplique, on n'a aucune idée de comment notre phrase s'achèvera. Il est même des esprits fort bons qui commencent par articuler quelques phrases cohérentes mais peu significatives, pour ensuite, quand, au fil de cet exercice, ils découvrent ce qu'ils pourraient vouloir dire d'intéressant, dire effectivement ce qui vient de se présenter, comme si cela était visé depuis le début. Nous voulons dire que, parmi les contraintes formelle ou rhétorique qui servent à lancer le sens, il y a la nécessité même de commencer et de continuer à parler, au risque, donc, de dire n'importe quoi. Le temps de la parole est donc et une contrainte et un moyen expressif.

Du côté de l'auditeur, il faut donc retenir que, d'un discours, le sens puisse être, provisoirement « creux » ou bien encore « en formation ». Notamment, « il se fait dans

---

<sup>60</sup> J. Joubert, *Pensées, jugements et notations*, anthologie critique établie par Rémy Tessonneau, José Corti, 1989, p. 167.



l'esprit une perpétuelle circulation d'insensibles raisonnements»<sup>61</sup>. Sans cesse nous ratiocinons, nous accueillons du neuf, y compris pendant que l'on parle, et donc il n'est jamais exclu que ce que l'on visait s'échappe au profit d'une autre proie ; discourir est toujours chasser plusieurs lièvres à la fois. Le sens s'en ressent.

En fait le discours s'inscrit toujours entre rhétorique et contrainte formelle, et dans la grammaire encore, sur une grille préalable donc, qui vaut comme jeu de points fixés à articuler. Ces points sont différents des îlots propositionnels que le discours lui-même forme, mais ils ne sont pas sans rapport avec ces îlots, lesquels rendent plus ou moins compte des contraintes formelles ou problématiques initiales.

Il convient donc d'élargir notre proposition initiale des « îlots propositionnels », et de penser, plus largement, à l'idée d'un site  $S_0$  qui constitue pour le discours, une contrainte rhétorique et formelle. Le discours est donc déjà une première interprétation de  $S_0$ , et cette interprétation propose un site plus riche  $S$ , incluant cette fois des îlots propositionnels, qui est alors une sorte de théorie. Et *du* sens est alors *de* l'interprétation de ce nouveau site  $S$ .

On pensera à chaque interprétation  $I$  ou modèle de  $S$  comme à un sens possible du discours, le véritable sens gisant dans la variation, soit dans le jeu des différences, entre les différentes interprétations, soit, en bref, dans la catégorie  $\text{Mod}(S)$  des modèles de  $S$ , dont les  $I$  sont des objets. On pensera alors aux objets de  $S$  comme à des places de croyances « atomiques », aux flèches dans  $S$  entre ces objets et aux équations entre ces flèches comme à des présuppositions articulant a priori ces croyances et faisant un système obligé de passage du discours ; et les morphismes de  $\text{Mod}(S)$ , qui comparent les diverses interprétations peuvent être considérées comme des représentations de désirs, ou comme des « désirs mathématiques ».

22. LE SENS MATHÉMATIQUE COMME JEU GEOMÉTRIQUE DE MODALITES, PUIS COMME MATHÉMATIQUE DE MEMETES ET DE DIFFÉRENCES. Nous ne voulons pas maintenant proposer déjà ici un modèle mathématique de la question du sens, mais seulement examiner le sens dans la pratique discursive mathématicienne : qu'est-ce que les mathématiciens, en faisant des mathématiques, élaborent sur le sens de leurs activités et leurs discours ? Cette question trouve sa place ici, dans ce travail préparatoire, car il nous semble que les modèles mathématiques du sens des discours, à construire ultérieurement, devront être, prioritairement, homologue à ces discours et commentaires sur les discours mathématiques que les mathématiciens déploient.

Quand on parle, c'est sans fondement, et le sens ne tient pas réellement à un contenu substantiel de la langue, qui ferait socle et fondement ; mais nous parlons immédiatement, déjà en route dans la langue, nous y fonctionnons. Aussi, dans notre interrogation nous laisserons de côté les questions de fondement, et notamment les rapports à la théorie des ensembles considérée dans cette perspective. Et nous nous tournerons délibérément vers la théorie des catégories, en effet en charge de la pure question du fonctionnement du travail mathématique.

Nous pouvons dire, schématiquement, que le souci de fondement est celui d'un déploiement linéaire du sens des mathématiques, et de tous leurs discours, soit le souci quasi-divin de l'épistémologie, du regard en surplomb qui organise les savoirs. Le sens qui advient par là est du savoir en l'espèce de l'avoir. Son expression idéale est le catalogue, ce qui n'est pas sans volonté de pouvoir, de maîtrise. Par exemple, Bourbaki, par la plume de Dieudonné, trouve nécessaire de régler le cours des mathématiques, d'en cataloguer les branches ; et le plus plaisant, en l'espèce, est que, justement, pour Bourbaki-Dieudonné, les activités de ce

---

<sup>61</sup> J. Joubert, *Pensées, jugements et notations*, op. cit., p. 132.

type, concernant les fondements et/ou formations de catalogues, sont classées au plus bas niveau.

Le souci du fonctionnement au contraire touche au quotidien de l'acte, local et rétroactif, en réseau, et le sens y est d'expérience en acte, in vivo, agonistique. Son acmé est le sens du risque et de la transgression des limites, du ratage, et il trouve à se dire en modalités provisoires, en indications indéfinies de perspectives imprévues, en inventions illimitée de structurations renouvelées.

Aussi notre question à la mathématique est plus précise, soit : que dit la mathématique, et tout spécialement la théorie des catégories, à propos du sens quand elle développe son propre sens, et le sens de ses discours, sous l'angle du fonctionnement de son mouvement de structuration ?

Dans ce que les catégoriciens ont pu mettre en place à propos du sens, une première place, dans l'ordre chronologique, est peut-être, en 1960-1970, avec notamment les thèses de William Lawvere et de Jean Bénabou, où l'algèbre universelle est métamorphosée en théorie des « théorie algébriques » au sens catégorique, l'idée générale des *esquisses*, introduite par Charles Ehresmann<sup>62</sup>. Avec les esquisses, il s'agit de spécifier des propriétés d'objets mathématiques en termes de propriétés universelles, de limites et d'objets « libres ». En fait, disons, tout est alors exprimé en termes géométriques de « couper » et de « coller », de « mêmetés » et de « différences », au contraire de la formulation logique usuelle, à l'aide des connecteurs et des quantificateurs. Alors la combinatoire logique est supprimée, et remplacée par la combinatoire « hypergéométrique », le jeu des mêmes et différents, de ce qui regroupe et ce qui sépare ; et ces « opérateurs » constituent les ingrédients primitifs de la localisation, qui, elle, est proprement géométrique.

Une seconde place est tenue, dans les années soixante aussi, par l'idée de *topos* d'Alexandre Grothendieck<sup>63</sup> et, à partir de 1970, de *topos élémentaire* de William Lawvere et Miles Tierney<sup>64</sup>.

Un topos de Grothendieck est une catégorie constituée des faisceaux sur un site  $S$ , chaque « faisceau »  $F$  étant une famille indexée par  $S$  de données locales « continues ». Ce que l'on écrira  $F = (F(U))_{U \in \text{ob } S}$ . Le site  $S$  est comme une manière de repère du topos  $E = \text{Fais}(S)$  des faisceaux sur  $S$ , chaque  $F(U)$  étant comme la composante dans la dimension  $U$  de la « notion »  $F$ . Par exemple, étant donnée une variété différentiable  $M$ , la notion de fonction dérivable sur  $M$  est décrite, via un atlas de  $M$ , constitué donc de cartes  $\varphi : U \rightarrow M$ , par la collection des ensembles de fonctions  $\text{Diff}(U, \mathbb{R})$  des fonctions dérivables sur les sources  $U$  des cartes ; on dispose donc ainsi du faisceau  $F = \text{Diff}(-, \mathbb{R})$  sur le site des ouverts élémentaires de  $M$ .

Les topos élémentaires, eux, constituent une axiomatisation élémentaire des topos de Grothendieck. Disons que la théorie de Lawvere-Tierney est un peu à celle de Grothendieck ce que la théorie euclidienne de la géométrie est à la théorie cartésienne de la même géométrie. On arrive à s'y passer de « repère » privilégié, de sites donc, et ce sont les propriétés élémentaires d'une catégorie de la forme  $\text{Fais}(S)$  qui sont soulignées.

Mais nous n'entrerons pas ici dans le détail des définitions mathématiques.

Dans les années 1970, autour des topos élémentaires, on a établi une bonne compréhension des rapports entre la logique intuitionniste, à la manière des algèbres

---

<sup>62</sup> C. Ehresmann, Introduction to the theory of structured categories, *Tech. Report 10, Un. Kansas*, Lawrence, 1966, 96 p.

C. Ehresmann, Esquisses et types de structures algébriques, *Bul. Inst. Polit. Iasi XIV-1-2*, 1968, p. 967-977.

<sup>63</sup> A. Grothendieck, exposés dans Théorie des Topos et Cohomologie Etale des Schémas, *SGA4*, 1963/64, Springer LNM 269, 270, Berlin, 1972.

J-L. Verdier, Exposés dans Théorie des Topos et Cohomologie Étale des Schémas, *SGA 4*, 1963/64, Springer, SLN 269 et SLN 270, Berlin, 1972.

<sup>64</sup> M. Tierney, Forcing topologies and classifying topoi, in *Algebra, Topology and category Theory : a collection of papers in honor of Samuel Eilenberg*, eds. A. Heller and M. Tierney, Academic Press, New-York, 1976, 189-210.

d'Heyting notamment, et la question de la localisation en géométrie, dans le fil des idées de Grothendieck, avec des topos. L'idée tarskienne de concevoir les modalités discursives sous un angle spatial, comme opérateur d'intérieur, s'y trouve considérablement élargie.

Pour dire rapidement ce qui nous importe ici, il a été montré, dans les années soixante-dix, que les topos de Grothendieck étaient des modèles suffisants pour la logique intuitionniste, au sens où les théorèmes mathématiques valides au sens intuitionniste sont précisément ceux qui sont valides dans tout topos. On peut faire des mathématiques intuitionnistes dans un topos quelconque « comme » dans le topos des ensembles. Et les modalités logiques elles aussi ont reçu un cadre naturel avec les topos, comme opérateurs de « fermeture » sur un topos donné, opérateurs eux-mêmes associés éventuellement à des considérations de localisation.

L'usage des topos en tant que modèles de logique intuitionniste ou modale, est bien l'élaboration la plus naturelle de l'interprétation du logique dans le géométrique, du dire dans le voir. On y espère donc « voir » le sens de ce qui est « dit ». Comme disait Félix Klein, « le charme de la géométrie est de voir ce que l'on pense »<sup>65</sup> ; et en effet interpréter la logique dans les topos est un pur rêve de géomètre, rêve qui n'est pas sans réussir une nouvelle intelligibilité du logique.

Pour saisir le sens des discours mathématiques, nous avons la chance qu'en ces discours, justement, soient assez bien dégagés, d'une part les actes de nominations, et d'autre part, les actes de localisations. Et de là, la logique naturelle de la situation peut venir assez aisément.

En fait, la logique pure est bien la question de la « nomination » et la géométrie pure celle de la « localisation », comme l'écrivait bien Gabriel Tarde : « Au fond des mots il n'y a que des jugements de nomination, comme au fond des idées d'espace et d'étendue il n'y a que des jugements de localisation ». De sorte que la prétention à schématiser la fabrique du sens des discours se soutient pour commencer de cette thèse : on peut rendre compte de la nomination par de la localisation. Ou plus exactement : la manière dont les nominations dévaste le champ de la langue est analogue à celle dont les localisations signifient dans l'espace. Ou plus précisément encore : la manière dont les actes de nominations investissent le champ de la langue est analogue à celle dont les actes de localisations emplissent l'espace. Question de modéliser un jeu d'acte dans la langue par un autre dans l'espace<sup>66</sup>.

Si les noms primitifs sont noms d'idoles et si les lieux fondamentaux sont les lieux familiers, il faut, dans une telle entreprise, placer les idoles aux lieux familiers, interpréter les noms comme objets d'un site ; et de là on saura faire dériver une pensée spatialisée du jeu logique. En termes de topos, de faisceaux et de fibrations. Et notamment apparaîtra, dans les discours ainsi « saisis », ce que nous avons appelé *la courbure de la raison*<sup>67</sup>.

Une limite est indiquée par Bergson, à l'école de Tarde, comme celle du mouvement de va-et-vient entre l'impossible spatialisation de la durée, disons la production de chronologie extensive de la temporalité, et la mise en durée de l'espace, disons l'invention de la mouvance intensive de la continuité dudit espace. Bergson situe là, dans le va-et-vient entre ces deux mouvements la question de l'invention et de la production, des semences et de la récolte, et, bien sûr, l'enjeu de l'Évolution Créatrice.

Et en effet, concernant le logique, en relation notamment avec les interprétations temporelles des modalités, la « spatialisation », et en particulier la « mise en topos », semble rater la question du paradoxal de l'instant, qui consiste en la sortie de soi. Je dis « semble », car à l'aide de l'étude de structures algébriques dans les topos, de monoïdes notamment, on peut exprimer, comme l'a montré Bénabou pour la question linguistique de « trop », des

---

<sup>65</sup> R. Guitart, *La pulsation mathématique*, op. cit., p. 225.

<sup>66</sup> R. Guitart, *Des nouages discursifs aux fléchages visuels*, à paraître.

<sup>67</sup> R. Guitart, *La courbure de la raison*, op. cit. 31ème Conférence du Perroquet, décembre 1991, 41 p.

opérateurs temporels « continus » et/ou instantanés. Nous n'excluons donc pas que la mathématique sache progresser à l'intérieur de sa propre temporalité vive, et s'y saisir, s'y « voir » à l'œuvre. Ce point reste ouvert.

En fait on peut considérer un site  $S$  comme un cas particulier d'esquisse et les faisceaux comme les interprétations ou modèle de cette esquisse, de sorte que le topos associé à  $S$  soit  $\text{Mod}(S)$ . Ainsi la théorie des topos apparaît comme un fragment de la théorie des esquisses, mais un fragment extrêmement privilégié, qui permet déjà, seul, d'exprimer exactement l'idée générale d'espace comme spécification de localisations abstraites. Tandis que l'idée d'esquisse, elle, est plus en amont, au point, que nous avons dit « hypergéométrique », d'indications de couper et coller, de même et de différence. En réalité, cet « hypergéométrique » — où « algébrique » et « géométrique » sont vitalement enlacés — nous pouvons bien le nommer « mathématique ». Et de ce point mathématique précisément, deux veines peuvent se préciser, la veine géométrique et continuiste, en construisant les localisations, et la veine langagière et discrète, algébrique, en construisant les nominations et algèbres de termes discrets.

Les amateurs de topos ont plutôt l'habitude de traiter du mixte des localisations et des nominations sous l'étiquette des structures algébriques internes à des topos, des faisceaux d'algèbres donc, et, notamment, des faisceaux d'anneaux. Ce qui, techniquement, conjoint à la pratique de la construction des spectres, est convenable en effet.

Pour nous, il est plus naturel, a priori, de partir du cadre des esquisses, là où le matériau mathématique général des indications de même ou assimilations, et de différent ou de variations, est à disposition ex abrupto, dans sa naturalité élémentaire initiale. Dans ce cadre, la si importante pulsation entre algèbre et géométrie peut agir, c'est-à-dire agir implicitement, puisque là les esprits algébrique et géométrique sont encore indifférenciés.

Mais il faut ajouter que cette version « esquisse » peut, pour l'essentiel, être rabattue sur la version « topos », par le procédé du *topos classifiant*<sup>68</sup>, qui à une théorie « bien esquissée » par une esquisse  $S$  associe un « topos classifiant »  $\text{tc}(S)$ , par lequel les modèles de la théorie se peuvent interpréter comme morphismes continus de source le dit topos classifiant, soit  $\text{Mod}(S) = \text{Réal}[S, \text{Ens}] = \text{Cont}[\text{tc}(S), \text{Ens}]$ . Ainsi les conditions élémentaires de réalisations de couper/coller peuvent se métamorphoser en conditions de continuité.

Nous considérons la catégorie des « points » du topos classifiant, soit  $\text{Cont}[\text{Ens}, \text{tc}(S)]$ , comme formant le *diagramme localement libre des possibles* de la théorie, soit  $\text{dllp}(S)$ . En théorie des esquisses la construction de ce  $\text{dllp}(S)$  est réalisable d'emblée<sup>69</sup>, sans le détour par la question de la construction d'une pensée « continuiste » de la théorie, comme « pro-modèle libre ». C'est en effet le ressort théorique fondamental pour le développement des esquisses. Notamment les propriétés sémantiques de la catégorie des modèles  $\text{Mod}(S)$ , ses « sens » divers, sont en germe dans les propriétés géométriques de  $\text{dllp}(S)$ , lesquelles sont engendrées par les propriétés syntaxiques de  $S$ .

On peut bien importer les pratiques de localisations et modalités faites dans les catégories de faisceaux ou topos, au cas plus général des catégories du genre  $\text{Mod}(S)$ , pour  $S$  une esquisse.

Donc on commence par considérer un discours mathématique donné comme déterminant une structuration, une « théorie »  $S$ , formée donc de la compossibilité de divers

---

<sup>68</sup> S. Mac Lane and I. Moerdijk, *Sheaves in Geometry and Logic, A first introduction to Topos Theory*, Springer, 1992.

<sup>69</sup> R. Guitart et C. Lair, Calcul syntaxique des modèles et calcul des formules internes, *Diagrammes*, vol. 4, 106 p., décembre 1980.

R. Guitart et C. Lair, Existence de diagrammes localement libres I et II, Int. Conf. Cat. Theory at Gummersbach, 5-10 juillet 1981, in *Diagrammes*, vol. 6, 13 p., décembre 1981, et *Diagrammes*, vol. 7, 4 p., juillet 1982.

R. Guitart et M. Gerner, Le diagramme localement libre comme une complétion inductive d'un système de choix, *Journées Catégories, Algèbres, Esquisses, Néo-esquisses*, Caen, 27-30 septembre 1994, 6 p.

R. Guitart et M. Gerner, The Locally Free Relatively Filtered Diagram as an Inductive Completion of a system of Choice, conference at the European Colloquium of Category Theory, Tours, France, 25-31 July 1994, in *Applied Categorical Structures* 5, 59-73, 1997.

objets que visiblement le discours en question forme et isole, de divers morphismes entre ces objets, et d'équations entre ces morphismes, pour autant que le discours en établisse quelques règles. Ensuite les interprétations du discours seront, principalement, des modèles de  $S$  — par exemple des faisceaux sur un site —, et, secondairement, des relations entre ces modèles.

Et alors, après les morphismes entre ces modèles de  $S$ , il faut expressément considérer des relations de fermeture d'une interprétation dans une autre, ou, plus largement, l'intervention de modalités générales opérant sur  $\text{Mod}(S)$ , de nature aussi bien « localisatrice » que « nominatrice ». Le point important est que de telles modalités soient formées par le discours initial lui-même. C'est-à-dire que la construction de  $S$  ne suffit pas à représenter la donnée pure et simple du discours. La spécification de « modalités » sur  $\text{Mod}(S)$  peut bien faire partie de cette donnée du discours, utile ensuite à la description du sens, considéré, lui, comme du travail dans  $\text{Mod}(S)$ .

Et enfin, comme la version des événements que nous développons est que ce qui est saisissable effectivement de  $\text{Mod}(S)$  tient, en germe, dans  $\text{dllp}(S)$ , le diagramme localement libre des possibles de  $S$ , les modalités devraient être conçues comme des opérateurs effectifs sur  $\text{dllp}(S)$ .

Dans cette vue des choses, le discours — et spécialement le discours mathématique — est comme une mise en place potentielle d'un jeu géométrico-algébriques de modalités entre les interprétations « positives » du même discours. Tout se passe comme si, à un premier niveau apparent le discours proposait une structure superficielle  $S$  de « couper » et « coller » à interpréter, dans un jeu de postures, et que, ensuite, à un niveau plus profond, de façon plus indirecte, le discours contenait d'autres ressources, autocritiques, par le biais de modalités spécifiquement associées au discours en question. Dans cette « version des faits », le second niveau serait là pour dire in extremis que de toute façon, les interprétations du premier niveau, « ce n'est pas ça ». Le discours spécifie une théorie et, en sus, des modalités dans le réseau des possibles de ladite théorie ; une manière de se contredire.

Le vrai sens d'un discours mathématique est alors à écrire comme cette différence, comme ce jeu de modalités, comme cette *modulation du certain*, depuis des propositions d'assimilations et différenciations inhérentes au discours. À terme, le sens s'identifierait donc, formellement, à l'intégralité du développement mathématique des possibilités d'un jeu de « même & change ».

De la façon dont nous la comprenons, la visée catégoricienne, vis-à-vis du sens mathématique, en se caractérisant comme travail littéral sur, simultanément, de la fixation de vrai par description de théorie, et de l'écriture d'écart à ce vrai, ultérieurement, au moment du travail de déploiement du sens d'une théorie, par la saisie explicite de la forme d'un tel écart, — en homologie et cohomologie notamment — touche au centre de notre préoccupation sur le sens non-nécessairement mathématique.

23. LE SENS COMME VARIATION DANS L'ESPACE DU POSSIBLE DE LA LANGUE, COMME FORME DE L'IMPOSSIBLE DE DIRE. Le sens d'un discours ne vaudrait que comme éclaircie partielle des possibilités différentielles, variationnelles, dans la façon de tenir ensemble un système d'obligations de confondre ou de dissocier — lesquelles « obligations » sont d'ailleurs déjà elles-mêmes des propositions de mêmetés et de changes. Le système d'obligations en question est comme une théorie, évoquée par le discours, et en premier lieu par sa conformation argumentative ; et la variation envisagée est le parcours indéterminé de l'espace des « possibles » déploiements explicatifs du discours — « possibles » donc sous condition des obligations. Produire du sens d'un discours serait comme tracer un fragment d'un cheminement dans cet espace des possibles.

À cet endroit, il est bon, de savoir que, tant en termes de topos et faisceaux et sites et topos classifiants, qu'en termes d'esquisses et diagrammes localement libres, une

représentation mathématique précise de cette mise en scène est tout-à-fait réalisable. Mais on peut craindre peut-être que soit disproportionnée le geste correspondant d'interprétation du « dire » dans le « voir », nonobstant la richesse du rapport nécessaire<sup>70</sup> entre le voir et le dire.

Et il est bon aussi de rapporter cette mise en scène aux conceptions de Gabriel Tarde. Pour Tarde, « le réel n'est intelligible que comme un cas du possible »<sup>71</sup>. Il considère « l'esprit comme une sorte d'Espaces des Possibles, qui se compose de rectilinéarités logiques et de sinuosités logiques, de déductions parfaites et imparfaites, en nombre indéfini, comme l'espace est composé de lignes droites et de lignes courbes »<sup>72</sup>. Ou encore, « L'esprit est comme un faisceau de petites sensations »<sup>73</sup>, « une société de petites âmes commensales du même système nerveux »<sup>74</sup>. Ce qui n'est pas sans évoquer aujourd'hui, à nos yeux, l'idée de site, et l'idée de diagramme localement libre des possibles.

Et, à propos de la langue, la conception de Tarde est « diagrammatique » encore. Il écrit : « La langue est un arrangement logique préexistant qui est donné à l'homme social, comme l'espace et le temps sont donnés à l'homme individuel »<sup>75</sup>. « La langue est donc, pour ainsi dire, l'espace social des idées »<sup>76</sup>.

Nous dirons que la langue est l'espace des possibles de tous les discours, que l'esprit qui, lui-même est un espace, parle dans cet espace de la langue, et que, pour ce qui est dit, le sens serait produit du fait d' « organiser ce fouillis en faisceau »<sup>77</sup>.

Pour Tarde « *Toute chose est une société*, tout phénomène est un fait social »<sup>78</sup>, chaque chose se présente d'emblée comme une société et non pas comme une unité, non plus que comme un organisme. Là est donc posé un principe d'éclatement de l'Un, et une perception « localisante » des entités. Nous dirons l'axiome : toute chose est déjà, rétroactivement, divisée, et se constitue, in fine, comme société, de son auto-division et ses antagonismes internes.

Et, toujours suivant Tarde, chacune de ces sociétés est comme l'univers<sup>79</sup>, faite de répétitions et de similitudes, de monotonies et d'harmonies, et cependant, en même temps, productrice d'un luxe inépuisable de différences qui éclatent partout et toujours, et sans lesquelles la régularité stérile ne serait que sénile ressassement. On imagine pourquoi Tarde a pu tout particulièrement intéresser Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Nous dirons que le sens est à situer là, au point paradoxal où le réel est monotone *et* varié, c'est-à-dire qu'il n'est en propre ni l'expression de l'harmonie préétablie, ni l'expression de la floraison intempestive, mais qu'il est la manière dont le préétabli et l'intempestif se tiennent entre eux, la manière dont émerge la différence.

Le sens est une variation dans l'Espace du possible, l'émergence d'une différence. Et l'espace des possibles lui-même, au-delà d'une gélification mentale provisoire, est instable, chacun de ses « points » étant infixable — « n'étant pas ça » — automobile, gros de l'antagonisme de sa nature divisée de société.

Ce qui est impossible à dire, c'est, tel que, telle certitude ; à vouloir le dire, ce certain, il s'éparpille en un discours, déjà trop long en commençant, et qui, interminablement, n'arrête

---

<sup>70</sup> R. Guitart, Voir ce qu'on dit, dire ce qu'on voit, *Bulletin de l'APMEP*, n°431, nov-déc 2000, pp. 793-812.

R. Guitart, Calcul d'assimilations, modalités, analyse d'images, in *Mathématiques : calculs et formes*, Ellipses, à paraître ( Actes du Colloque « Mathématiques : calculs et formes », Université Toulouse Le Mirail, septembre 2000), pp. 74-88..

<sup>71</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 256.

<sup>72</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 270.

<sup>73</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 173.

<sup>74</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 208.

<sup>75</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., pp. 191-192.

<sup>76</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 192.

<sup>77</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 183.

<sup>78</sup> G. Tarde, *Monadologie et sociologie*, Coll. Les empêcheurs de penser en rond, Institut Synthélabo, 1999, p. 58.

<sup>79</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 520.

pas d'aggraver son cas, dans des explications de plus en plus fine, des rattrapages de plus en plus urgents, comme une hémorragie dans l'espace de la langue. Le certain raté laisse une tache dans la langue, et cette tache, encore, est l'extension du sens comme la société des entre-tenues paradoxales et sinuosités contournées du ratage du certain. Nous reste la forme de ce ratage, c'est-à-dire de cet impossible.

Eh bien, ce qui permet un certain confort ici, en rassurant sur la portée de l'interprétation du dire dans le voir, c'est encore l'approche de Tarde. Pour l'homme individuel, la logique individuelle est basée sur la communication intime via l'invention de l'espace, et pour l'homme social, la logique sociale est basée sur la communication mondaine via l'invention de la langue. La langue est à l'homme social ce que l'espace est à l'homme individuel. Or le social et l'individu sont liés par une sorte de va-et-vient « dialectique », ou, pour le dire à notre façon, « pulsatif », si bien que, naturellement, nous transformons du langagier en géométrique : « Quand chacune de ces *apparitions (phénomènes)* a un mot qui lui correspond, elles se trouvent toutes *localisées* pour ainsi dire »<sup>80</sup>. Si de plus on tient compte de ce que « La science, en somme, n'est que le développement social de la logique individuel »<sup>81</sup>, on peut donc considérer que, pour Tarde, l'explication scientifique serait la manière de rendre compte de la langue par l'espace, de la nomination par la localisation. Ainsi se trouve résonner ce geste de modéliser géométriquement, nous voulons dire en terme de topos, etc., ce qui a lieu (sic) dans l'espace de la langue. Nous aurons ainsi ce confort de pouvoir penser les discours comme des chemins, les variations comme des différentielles.

Nous interprétons donc le caractère toujours indirect de la parole, qui s'éprouve quand en parlant on ne sait pas encore comment on terminera notre phrase, par le caractère indirect de l'acte mathématique, du fait de calculer et supputer, dont on ne voit pas toujours où cela nous conduit. Calculer, tout comme parler, cela découvre son sens en marchant. Aussi, le sens d'un discours sera interprété par le sens d'un calcul, tandis son contenu patent sera interprété par son résultat.

Il nous faut donc, pour pouvoir faire de l'écriture mathématique du sens des discours, déterminer des espaces où le calcul produisent un cheminement, et c'est ce cheminement, sa forme, etc., qui « fera sens ».

24. LE SENS COMME DIGRESSION ET DIFFERENTIELLE. Dans ce que nous visons, le sens « vrai », autrement dit la vérité, est lié à la référence, et à la vérification métonymique, à la signification aussi, tandis que le sens « propre », c'est-à-dire ce que nous appellerons ici simplement le sens, est toujours marquage métaphorique d'un pas de côté, de l'enjambement d'un écart, ou encore, nous l'avons déjà formulé, d'une rupture de signification, d'une altération relativement à une trajectoire prévue. On sait que « l'erreur de tir c'est lorsque l'obus quitte sa trajectoire » (sic). Entendons que c'est une altération ou une rupture du récit théorique prévu au sujet du dit « tir ». C'est latéral, un passage en marge, une échappée à la norme. L'erreur de parole, en ce sens, est alors à comprendre comme le nerf du sens dans le discours. C'est dans la mesure où, dans la parole, le discours quitte son cours, c'est-à-dire le cours que lui-même pourtant annonce, dans la mesure où, ainsi, il rompt l'unité du sujet et s'éloigne apparemment de ses références, qu'il a du sens profond. Autrement dit, le sens est digressif<sup>82</sup>.

Établir du vrai demande d'effectuer une vérification, une régression donc, univoque et idéale, qui valide une présupposition annoncée, tandis que proposer du sens propre demande d'effectuer une interprétation, équivoque et mondaine, une digression qui interprète et dévoile

---

<sup>80</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 191.

<sup>81</sup> G. Tarde, *La logique sociale*, op. cit., p. 189.

<sup>82</sup> cf. « digression », in *Le Nouveau Petit Robert*, 1993, p. 645.

des présuppositions cachées, de sorte qu'une apparente rupture de signification devienne tenable, qu'une continuité la négocie.

Et ce sens propre est toujours « différentiel », autrement dit vaut par différence : tout discours tient son sens d'être un palimpseste, surimposition d'une visée sur des discours passés, desquels cette visée prend naissance, et, aussi bien, d'être un co-palimpseste, c'est-à-dire d'être constitué d'un « prétexte » sur lequel on greffe, après coup, des fragments ou des déformations d'autres discours, plus anciens. Un peu comme du sens d'un tableau de Klimt tient au nu enchâssé entre le fond de toile et l'habillage, tous deux du reste peu différents. Le sens d'un discours est la manière dont il en ébranle un autre, dont d'autre le modifie, la manière dont il émeut d'un vrai vers un autre, la manière dont il dit « Ce vrai, ce n'est pas ça ». En effet, s'il y a du sens encore, c'est parce que « ce n'est pas encore ça »<sup>83</sup>. Le sens est fondamentalement cette différenciation indéfinie.

Et cela se repère dans le discours là où l'on peut marquer l'erreur de tir, un écart entre la trajectoire prévue pour le discours par le discours, et le chemin emprunté effectivement par le même discours. En mécanique, la trajectoire prévue à chaque instant est engendrée par le vecteur vitesse, tandis que des forces agissent pour modifier cette trajectoire prévue, ce dont la mesure est donnée par la dérivée de la vitesse, l'accélération donc, ce qui peut après coup se remarquer par la courbure de la trajectoire réelle. Ici, pour le discours, on soutiendra l'idée que le sens procède d'une sorte de courbure interne du discours, ou bien de l'exercice de la raison dans le discours<sup>84</sup>, dépendant complètement du caractère nécessairement indirect des discours : jamais on ne peut dire directement ce que l'on voudrait dire, toujours la parole batifole et s'échappe. Il ne dépend pas de notre contrôle consciencieux que de nouvelles idées viennent à l'esprit et dévient la parole. Ces déviations et ce batifolage participent à la tenue ensemble des îlots propositionnels de vérités. Cela se repère comme différentielle.

\* \* \* \* \*

LE SENS COMME LOGICO-DIFFÉRENTIEL — De cette brève traversée de l'idée de sens, nous privilégierons comme axe l'idée du sens comme bougé du vrai, à modéliser par le calcul différentiel dans une Variété Logique. Renouons-en les idées encore une fois.

Dans un discours, la vérité est attachée à la réitération close du même, sa valeur est le fixe, l'immuable, et la beauté est sous condition de la différence ouverte, du change, et sa valeur est le variable, l'éphémère. Le sens d'un discours est la pulsation entre sa vérité et sa beauté, entre logos et khôra. Il est la fonction de mise en forme équivoque du discours autour du vrai, sa manière de moduler le certain, dans l'espace de la langue, dans l'espace d'un calcul. Il est un réglage effectif de la langue, réglage curieux par lequel le logos s'échappe, et aussi le rêve d'un réglage idéal, où le dit et le dire serait parfaitement identique. Et cela nous proposons de le saisir dans le jeu du même & change de la littéralité.

Le discours est comme une armature de tente, dont les membres sont comme les îlots propositionnels, et « du » sens sera comme « une » toile tendue sur cette armature. Le « vrai » sens est donc l'infinie variété de toutes les tentes de même armature, si bien que comprendre le sens est comprendre l'organisation de cette variété.

On conçoit le discours comme ébauche ou esquisse, comme système radicalement inachevé d'indices, fragments d'une *Variété Logique* à compléter toujours, variété constituée donc d'îlots propositionnels où se logent des vérités présupposées, maintenues ensemble par

---

<sup>83</sup> Pour en entendre plus sur notre élaboration de la question du sens, voir :

R. Guitart, *L'envers et l'endroit de l'impossible*, conférence du lundi 17 juin 2002, chez Pierrette et Saint-Clair Dujon, 6 p.

R. Guitart, *De l'impossible dans l'élaboration du sens*, en préparation.

<sup>84</sup> R. Guitart, *La courbure de la raison*, op. cit.



un tissu argumentatif plus ou moins relâché, tissu dont le rôle est de transmettre des forces discursives qui emporteront les convictions entre les postures énonciatrices avérées ou insues. Discourir consiste à *disposer du vrai*. Et, disons-le d'emblée, cela n'aura de sens qu'à la mesure de son trop peu d'indices, de son *non finito*. Sinon, aucune fonction de répartition ne resterait à deviner, on serait dans la pure vérité insensée, sans « valeur inventée ».

Le sens va se repérer dans le tissage des arguments, avec la complicité explicite d'une certaine indifférence aux contenus propositionnels avérés, lesquels ne vaudront que comme îlots et postures abstraites, point de diffractions abstraits du vrai, points singuliers de la forme du tissu argumentatif. Autrement dit le sens est à penser d'abord aussi comme *virtualité argumentative*, mise en jeu des rapports d'altérité par le *tissage argumentatif*.

La question du sens est alors celle du rapport jamais évident, entre un tissage argumentatif visible et un geste invisible de disposition du vrai.

Chercher le sens, c'est chercher comment le vrai est parti par le discours, de quelle manière, par quel argumentaire, le discours préconise sa dispersion. Cette « manière », qui représente le sujet, auteur ou auditeur du discours, laisse entendre un *site de points de vue* donnés ou à forger, sur lequel le discours tiendrait. Le « sujet » est donc nécessairement dispersé par le discours pour tenir, pour tenir comme un qui règle la langue.

Dans le sens, ce que l'on dit, le contenu de vérité, et le fait de dire et d'argumenter, le réglage, le sujet, sont indissociables. Le sens est le complexe de cette non-dissociation du vrai et du dire.

Un sens de premier niveau, statique encore, est à connaître comme nœud nécessaire du codage des références et de l'ambiguïté des postures dans telle tenue sur un tel site. Exhiber un tel sens c'est donc fabriquer à la fois le site et, sur le site, le discours comme un faisceau érigé, comme l'exhibition d'un corps.

D'aucuns — et des psychanalystes notamment — entendrons ici, en lieu et place de la notion mathématique de « faisceau », le terme de « phallus » au sens que, de Sigmund Freud à Jacques Lacan, la psychanalyse a forgé. Ce n'est pas complètement hors de propos, dès que cette volonté — de vouloir construire comme solution un « faisceau » qui tienne et dont le sens se soutienne — est associée au côté « homme ». Alors le côté « femme » dit « ce n'est pas ça » et accueille la mobilité — dont nous parlerons dans quelques lignes — laissant le sens comme problème. On parlerait aussi bien de côté Yang et de côté Ying. Mais enfin, nous ne saurions pas spécialement soutenir ou critiquer notre dispositif par de telles métaphores, possibles, mais trop imprécises. Nos vrais espoirs sont dans les effets de calculs plus que dans l'imaginaire du savoir psychologique.

Par là, déjà, au point où d'un tel dispositif statique équivoque on sait calculer l'ambiguïté, on peut analyser quelque chose du malentendu nécessaire au sens. Statique comme sens, ce sens est cependant à penser comme un *bougé nécessaire du vrai*, qui fait signe d'un sujet, à deviner.

Mais aussitôt il faut souligner que le site même comme les détails de la tenue sont imprécis, non uniques, et le sens proprement dit est en quelque sorte à un second niveau, dynamique, il consiste justement à entendre cette variation ou mobilité entre les sens possibles du premier niveau. C'est-à-dire que l'ambiguïté elle-même est variable et s'échappe au fil des interprétations, sans s'effacer, et le sens second, dynamique, est en quelque sorte cette *glissade de l'équivoque*. Ce qui représente en propre l'impossibilité de toute interprétation particulière fixée, ce dont la forme indique une perspective sur le diagramme des possibles.

Ce sens dynamique est en effet celui que l'on perçoit directement, tout comme on perçoit l'accélération mais pas la vitesse uniforme. C'est pour lui que nous errons d'interprétations en interprétations, pour lui que nous modifions sans cesse les règles même des dissections et renversées interprétatives, par lui que nous éprouvons que « ce n'est jamais ça ». C'est-à-dire que le sens est toujours comme l'accélération intempestive de ce qui vient

d'être prescrit ou compris comme sens par le discours même, la manière dont le discours se rate lui-même, dont il dérape, et encore prétend contrôler son dérapage, indiquer sa différence d'avec soi. C'est une échappée indéfinie depuis les lieux communs déjà prescrits, entre les significations qui l'infléchissent et le ponctuent. In fine le sens dynamique est ce geste d'échappée à tout modèle du sens statique, il marque la recherche interminable de son calcul idéal.

On peut peut-être penser ce sens dynamique comme une imitation du « sens premier » de notre première expérience en parole avec le monde, ou, aussi bien, comme aspiration du devenir vers la fin de la parole. Si tout était parfait, il n'y aurait plus rien à dire ; si donc on parle, toujours cette imperfection fait partie du sens du fait de dire. Ce sens dynamique est marqué en effet de l'impossibilité même d'être dans l'état vierge où on n'aurait pas commencé à parler, de l'impossibilité ensuite d'éponger cette erreur par notre bavardage. Dans cette tendance, le sens va s'entendre à la manière d'une *sémantique négative*, comme on dit « théologie négative », c'est-à-dire sera l'écriture du non-sens et de l'insensé et de l'impossible comme constituant le sens. Retenons ici que *le sens a partie liée avec l'impossible*<sup>85</sup>.

Une image statique de cet impossible inhérent au sens est fournie par le sens considéré comme l'Un ou d'une multiplicité de voies interprétatives. Ou aussi bien de voix interprètes. Le sens est alors reçu comme l'unité d'une dispersion. Dispersion donc chaque point formel est déjà une partition du vrai, une manière de tenir, un modèle de sens du premier niveau. Ce modèle statique est comme la carte d'un territoire, celui de sens de tel discours, et jamais nous n'avons possibilité d'accéder à la place de Dieu d'où tout ce territoire serait livré à l'intuition d'un coup d'œil. Autrement dit, pour nous ce territoire est indéfiniment ouvert.

Il nous reste donc à parcourir sans cesse ce territoire de la multiplicité des interprétations ; et cela, ce geste, coïncide justement avec l'idée du sens dynamique, lequel, en effet, peut être conçu comme la mobilité interne à ce territoire. *Du* sens dynamique est donc accessible sous la forme d'un mouvement quelconque dans le territoire des interprétations du discours. À un tel mouvement, le discours visé impose une forme, en raison du rapport qu'il impose entre des forces discursives et des variations logiques. L'interprétation de second niveau, dynamique donc, consisterait à recueillir, à noter, voire à calculer cette forme.

Enfin, si nous revenons à la proposition de concevoir le discours comme générateur d'une *Variété Logique*, nous y pouvons inscrire ce que nous venons de déployer relativement au sens, de sorte qu'un mini-modèle de notre conception du sens dynamique sera simplement le mouvement dans une Variété Logique changeante, conjoint au mouvement de construction progressif d'une telle variété. Mais en fait, la construction de la Variété, c'est-à-dire le travail de collage des fragments de vérités par les changements de cartes, n'a pas besoin d'être indiquée en surplus au mouvement interne, car ce mouvement dans une variété est aussi lié aux passages où sont empruntés les changements de cartes dans la Variété, et est capable d'exprimer ladite construction. Finalement, il reste, comme mini-modèle, l'idée simplifiée de considérer le sens dynamique comme *mouvement dans une Variété Logique*, la variété elle-même étant l'état actuel du sens statique. La marque d'un sens qui tient est donc, dans un tel modèle, que ce mouvement ne soit pas constant, que la différentielle du mouvement en question ne soit pas nulle, tandis que les points « insensés » de vérité, sont les singularités où la différentielle est nulle.

Indiquer du sens, c'est alors indiquer les cas de possibilités de cette non-annulation d'une différentielle. Ces cas forment alors le possible des sens dynamiques. Ils constituent un nouvel espace, et l'étude des mouvements dans cet espace serait comme une théorie de troisième niveau de l'interprétation. On comprend ici comment notre procédé est sans fin, et

---

<sup>85</sup> R. Guitart, *De l'impossible dans l'élaboration du sens*, op. cit.

s'accorde en acte avec ce qu'il propose du sens, pour analyser indéfiniment la vivacité du sens du sens.

Le sens, celui qui nous transporte et nous réjouit, est bien de l'émouvance vivante du vrai, la manière dont, par du discours, le sujet — ou son ethos — tant bien que mal, traverse l'éclaircie du logos, sous le regard de l'autre, le pathos. Il est donc rhétorique. Et ainsi le sens d'un discours est bien réalisé comme celui d'un *passage*, et non pas comme l'être de son auteur prétendu, ou, ce qui revient au même, comme le soi-disant objet du discours, ou pire, mais c'est pareil encore, comme l'autre à qui ça se destinerait. Les figures de l'auteur, l'objet ou du sur-destinataire ne nous servent que comme fictions pour mettre en scène le passage. Le sens n'est pas une réponse, un contenu à avoir, c'est un geste à éprouver, un mouvement incertain, un bougé, voire un problème ou une question. Le saisir mathématiquement c'est d'abord le modéliser comme question, comme la question de la résolution d'une équation par exemple.

Et notre dernier mot pour l'instant est donc celui-ci : le sens, celui dont nous jouissons, est la différentielle générale du discours. Du sens particulier s'obtiendra comme différentielle, de la courbe dans la Variété Logique qu'une interprétation du discours inscrit dans ladite Variété. Modèle informel dont on fera modèle mathématique rigoureux<sup>86</sup>.

\* \* \* \* \*

CHANSON — « Pourquoi chercher à expliquer une chanson. On me demande ... embarras ... patience ... On ne peut pas tout dire à la fois. Ce sont les mots qui manquent »<sup>87</sup>

L'île Saint-Louis, en ayant marre  
D'être à côté de La Cité  
Un soir a rompu ses amarres  
Elle avait soif de liberté

Avec ses joies avec ses peines  
Qui s'en allaient au fil de l'eau  
On la vit descendre la Seine  
Elle se prenait pour un bateau

[...]

Léo Ferré/ Francis Claude, 1948  
50 20 111 S 78 tours 25 cm PM 1575

---

<sup>86</sup> R. Guitart, *Modèles galoisiens de logique lacanienne*, op. cit.

<sup>87</sup> L. Escudero, au verso de *Leny Escudero*, éd. bel air, Universal, CD 159 656-2, 2000.